L'ACTUALITÉ POITOU-CHARENTES

LA REVUE TRIMESTRIELLE DE L'INNOVATION RÉGIONALE
JUILLET / AOÛT / SEPTEMBRE 1998 / N° 41 / 28 F

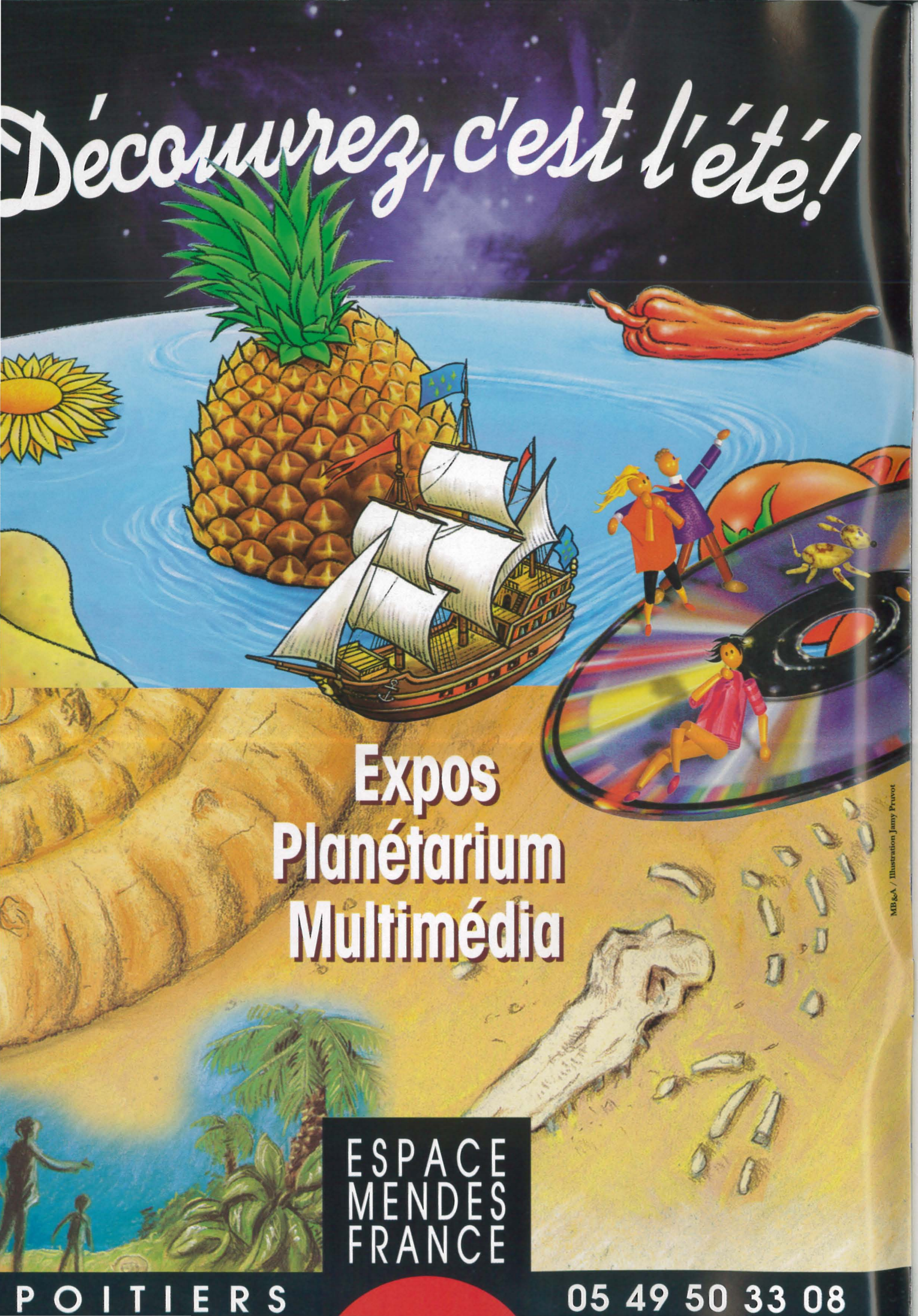
L'AGENDA DE L'ÉTÉ

Expositions
Musées
Musiques
Festivals
Sites
Livres

DOSSIER

PAYSAGE

Entretien avec Bernard Lassus : Crazannes et le Jardin des Retours
Atlas des paysages • La Sèvre Nantaise • Aux sources de l'exotisme de Pierre Loti • Raymond Bozier : La Pallice et le Poitou


Découvrez, c'est l'été!
Expos
Planétarium
Multimédia
MB&A / Illustration Jamy Pruvot
ESPACE
MENDES
FRANCE
POITIERS
05 49 50 33 08

PAYSAGES

4 **CONTRE L'ARBRE TAILLÉ**
Entretien avec Bernard Lassus, créateur du Jardin des Retours et de l'aménagement des bords de l'autoroute Saintes-Rochefort à Crazannes.

10 **RECONSTRUIRE L'*HERMIONE***
Rochefort reconstruit la frégate à bord de laquelle La Fayette s'embarqua en 1780 pour prêter main forte aux indépendantistes américains.

11 **ATLAS DES PAYSAGES EN POITOU-CHARENTES**
Un outil pour comprendre la mosaïque des paysages de la région et en mesurer les enjeux.

13 **LA SÈVRE NANTAISE, UNE RIVIÈRE SECRÈTE**
Un plan paysage pour cette rivière oubliée des guides touristiques.

14 **AUX SOURCES DE L'EXOTISME DE PIERRE LOTI**
De l'Inde au Brésil, du Sénégal au Bosphore, Pierre Loti s'est souvent laissé aller à de profondes rêveries, d'où ressurgissaient les paysages de son enfance.

18 **LES LIEUX NOUS RESSEMBLENT**
Entretien avec Raymond Bozier, poète et romancier qui observe les mutations des paysages. Du Poitou à La Pallice.

DÉCOUVERTES

21 **SAINT-MARTIN-DE-RÉ, ANTICHAMBRE DU BAGNE**
De 1873 à 1938, la citadelle de Saint-Martin-de-Ré a vu passer dans ses murs des dizaines de milliers de condamnés en partance pour les bagnes coloniaux.

24 **D'ASTERIX À CLÉOPÂTRE**
A Angoulême, le musée de la bande dessinée consacre une grande exposition à Uderzo et une autre à l'Egypte.

26 **LE TRIBUT D'EDWARD SHERIFF CURTIS AUX INDIENS**
A La Rochelle, le musée du Nouveau Monde expose ses collections du photographe Edward S. Curtis, qui a consacré sa vie aux Indiens.

30 **LES MAL SENTANTS DE LA FOI**
Dès le XVIe siècle et durant près de trois siècles, l'histoire des protestants est ponctuée par les guerres et les persécutions.

32 **LA ROUTE DU REFUGE**
Entretien avec Didier Poton, professeur d'histoire moderne à l'Université de Poitiers, sur l'exil des protestants du Centre-Ouest.

35 **LES CÉTEAUX DE LA COTINIÈRE**
Sur l'île d'Oléron, les marins de La Cotinière ont dû se battre pour continuer à pêcher le céteau.

L'AGENDA DE L'ÉTÉ

38 EXPOSITIONS - 39 Fabrice Hybert à Poitiers- Comble d'inventaires à Oiron - Tony Soulié - Melle et la bête - Georges Joussaume - 40 Palette égyptienne - L'ancienne école de médecine navale - Les voyages de Dumont d'Urville - Pierres étranges d'Ethiopie - 41 Fromentin et l'Algérie - Lesson, grand naturaliste rochefortais 42 Frac : Mouillé, mobile, flottant - Gilles Ehrmann - Les Noirs Marrons, peuple rebelle FESTIVALS - 43 Académies musicales de Saintes - L'été des orgues - Calderon en pays roman - Jazz au fil de l'eau - Blues passion à Cognac 44 Manu Dibango à Confolens - Sites en scène - Bleu Caraïbes - Jeudis musicaux royannais - Atout Arts - 45 Francofolies : de Sardou à Louise Attaque - Pougne-Hérisson, acte cinq - De bouche à oreille - Mick de Chaï - 45 La dernière escale de la Calypso - Les bains de mer d'antan - Aquarium : une eau plus claire pour les poissons SITES - 47 Les chemins de Notre-Dame - Sauvegarder l'océan - Poitiers, de mémoire LIVRES - 48 Jean-Claude Quero, ichtiologiste et systématicien - La pêche - Prix des Mouettes - Manuscrits enluminés à Poitiers - 49 Le marais Poitevin des Deux-Sèvres SAVEURS - 49 La jonchée

ÉDITO

Le paysage et l'environnement constituent des lignes de force de *L'Actualité Poitou-Charentes*. La rencontre avec l'architecte paysagiste Bernard Lassus, créateur du Jardin des Retours à Rochefort et, à Crazannes, de l'aménagement paysager de l'autoroute Saintes-Rochefort, ainsi que l'élaboration de l'atlas des paysages par le Conservatoire d'espaces naturels, ont guidé la réalisation d'un dossier sur le paysage dans cette édition estivale.

Sachant qu'il existe environ quatre-vingts entités paysagères en Poitou-Charentes, il était impossible d'en dresser l'inventaire illustré. Ce n'est d'ailleurs pas la mission de la revue, qui consiste plutôt à fournir, au travers d'exemples et de témoignages, des outils pour observer, pour comprendre et pour chercher à aller plus loin dans la connaissance et la découverte.

Didier Moreau

Couverture : Un rocher du paysage créé par Bernard Lassus à Crazannes, en bordure de l'autoroute Saintes-Rochefort (Photo Claude Pauquet)

L'ACTUALITÉ POITOU-CHARENTES

L'Actualité scientifique, technique, économique Poitou-Charentes est éditée par l'Espace Mendès France avec le soutien du Conseil Régional de Poitou-Charentes et avec le concours de la DRIRE, du CNRS, de l'ENSMA, de l'Université de Poitiers, de la Ville de Poitiers et d'AIRE 198.

1, place de la Cathédrale 86000 Poitiers
05 49 50 33 00
Rédaction – Diffusion : 05 49 51 80 48
Abonnements : voir p. 50
Directeur de la publication : **Yves Cenatiempo**
Directeur délégué : **Didier Moreau**
Rédacteur en chef : **Jean-Luc Terradillos**
Fondateurs :
Christian Brochet, Claude Fouchier, Jean-Pierre Michel
Partenariat et publicité :
Agence Benoît Deserson
Tél. 05 46 02 86 32, fax 05 46 02 29 66
CPPAP : 68 797. ISSN 0983-8856.
Dépôt légal : 3e trimestre 1998.
Conception – Réalisation :
Agence de presse AV Communication - Claude Fouchier
Menneguerre-Photogravure – Celles-sur-Belle.
Imprimerie Sajic-Vieira – Angoulême.

Arnaud Baumann

Contre l'arbre taillé

Entretien avec Bernard Lassus, créateur du Jardin des Retours à la Corderie royale et, à Crazannes, de l'aménagement des bords de l'autoroute Saintes-Rochefort

Bernard Lassus a reçu le grand prix du paysage en 1996, décerné par le ministère de l'Environnement, pour l'ensemble de ses réalisations et pour son rôle de pédagogue. Cet ancien élève de Fernand Léger est professeur titulaire à l'Ecole nationale supérieure des Beaux-Arts, responsable du DEA «Jardins, paysages, territoires» commun à l'Ecole d'architecture de Paris-La Villette et l'Ecole des hautes études en sciences sociales, professeur associé à l'Université de Pennsylvanie... et conseiller auprès du directeur des Routes du ministère de l'Equipement. En Poitou-Charentes, Bernard Lassus a réalisé deux de ses plus grands projets : le Jardin des Retours à Rochefort et, à Crazannes, l'aménagement des bords et de l'aire de repos de l'autoroute Saintes-Rochefort. C'est en 1982 qu'il a commencé à travailler à Rochefort pour donner un jardin à la Corderie royale, cet étrange bâtiment de 374 m de long construit au XVIIe siècle, où l'on fabriquait les cordages de la marine. Ce jardin, très fréquenté, n'est pourtant pas achevé. Il reste à construire une serre, pour y présenter des plantes tropicales introduites sur notre sol via Rochefort par les naturalistes des XVIIIe et XIXe siècles, et à installer, dans le «labyrinthe des batailles navales», les maquettes des navires construits à Rochefort.
Pour l'autoroute A387, le paysagiste a travaillé à une tout autre échelle mais selon les mêmes principes – qu'il explicite dans cet entretien. Le projet de Crazannes a été distingué par le Ruban d'or des autoroutes en 1997.

L'Actualité. – Peut-on considérer un jardin seulement comme un décor ?

Bernard Lassus. – Pour beaucoup, individus et collectivités, le jardin se résume à un phénomène décoratif. C'est une erreur. L'art des jardins et des paysages a toujours été un art philosophique et même politique. On pouvait, par exemple, savoir où les protestants habitaient car leurs maisons étaient «signalées» par des pins plantés à l'entrée du chemin menant à leur demeure. Autre exemple, avant la Révolution certains aristocrates français acquis aux idées des Lumières faisaient installer un tombeau du capitaine Cook dans leurs jardins, alors même que la France était en guerre contre l'Angleterre. Pourquoi un tombeau du capitaine Cook ? Parce que c'est l'homme qui va «toujours au-delà de l'horizon» et qui, le premier, a reconnu les indigènes comme des interlocuteurs à part entière – certes pour des raisons économiques. Ainsi, il considérait le «sauvage» comme un homme. Cook fait progresser notre civilisation. C'est ce respect de l'autre qui est signifié dans son tombeau, en même temps que l'adhésion au mouvement philosophique qui a révolutionné le XVIIIe siècle.

Ces aristocrates préféraient le jardin anglais. A contrario, quel sens donnez-vous au jardin classique à la française ?

Le jardin classique représente le monde de la conquête, la puissance sur l'espace, le prélude à l'ère coloniale. L'arbre taillé est l'avant-poste de la civilisation conquérante dans le monde de la sauvagerie. Il signifie : «J'apporte le savoir dans la nature sauvage.»

Cette conception perdure-t-elle aujourd'hui ?

La plupart des paysagistes contemporains s'inscrivent dans ce mouvement traditionnel : ils apportent leur savoir sur un espace et vont même jusqu'à dire qu'ils apportent «une géométrie sur une géographie». Je suis complètement opposé à cette conception. A l'inverse, je propose le concept «d'émergence». Les connaissances que j'ai acquises me servent à faire émerger le lieu, à le faire parler, afin de découvrir ce qu'il rend possible.
D'où deux idées : la première c'est que chaque lieu est différent et qu'il faut inventer l'analyse, et l'autre

Propos recueillis par Jean-Luc Terradillos
Photos Arnaud Baumann, Marc Deneyer, Claude Pauquet

Claude Pauquet

que l'intervention ne peut être que minimale. En effet, l'horizon de Cook est aujourd'hui atteint ; nous avons conscience de vivre dans un monde fini, ce qui exige de faire des choix en termes d'aménagement durable, de pollution, etc. Toute intervention est destructrice. C'est pourquoi je dois toujours me demander si ce que j'apporte est meilleur que ce que j'enlève. Il convient donc d'intervenir en essayant de détruire le moins possible et de maintenir le plus de potentialités possibles. En ce sens, c'est une démarche post-écologique car elle en intègre les principes.

Tout n'est que cas particuliers et, en ce qui concerne mes réalisations, ce qui me gêne le plus serait que l'on puisse dire : «C'est un jardin de Lassus.» Ce serait la preuve que j'ai échoué.

Comment, dans votre travail, faites-vous naître une forme ?

On s'est mépris sur le moment dans lequel la forme naît. La forme d'une chaise ne naît pas uniquement du dessin de la chaise mais du désir d'inventer une façon de s'asseoir sur celle-ci. C'est un choix politique, culturel, etc. La création ne s'exerce pas forcément là où on pense qu'elle est. Par exemple, après neuf ans d'affrontement, j'ai réussi avec la direction des Routes à ce que la chaîne des Puys d'Auvergne ne soit pas balafrée par une autoroute au col de la Nugère mais contournée. Ne pensez-vous pas que le fait de passer dans la chaîne des Puys ou de la contourner est la décision formelle la plus importante ? Puis après où passer, il faudra étudier comment passer.

Pour des raisons de sécurité, il est actuellement impossible de visiter les carrières de Crazannes. Néanmoins, un bel espace muséographique, construit sur l'aire de repos de l'autoroute, retrace l'histoire de ces carrières inexploitées depuis une cinquantaine d'années. Tél. 05 46 91 48 92

Pour le Jardin des Retours à Rochefort, comment s'est concrétisé ce principe d'émergence ?

Déjà par la notion de «retour» qui évoque les grandes expéditions scientifiques des XVIIIe et XIXe siècles qui ont permis aux botanistes de rapporter et d'expérimenter, dans le jardin botanique situé à l'arrière et au-dessus de la Corderie royale, de grandes quantités d'espèces végétales à Rochefort.
Cette ville avait oublié qu'elle était un port de terre. L'ancien arsenal militaire peut maintenant devenir un arsenal botanique.
En outre, il se trouve que le bégonia, rapporté des Antilles par le père Charles Plumier, fut ainsi nommé en hommage au sieur Bégon, le gouverneur de Rochefort qui avait organisé l'expédition. L'identité culturelle du bégonia ainsi retrouvée a ouvert la voie, par delà le Jardin des Retours, au développement d'une zone horticole… et aux crédits européens. Cette corrélation entre phénomènes culturels et économiques montre que le passé lointain d'une ville peut servir à son avenir, et que la mission du paysagiste ne se limite pas à proposer un décor. Sa mission est d'entrer dans le processus de l'évolution urbaine – c'est un rôle plus fondamental.

Marc Deneyer

Ci-dessus à gauche, la rampe plantée de tulipiers de Virginie, qui permet d'accéder à la Corderie royale. Cette rampe longe aussi le mur de soutènement de la ville (à droite).
***Au pied du mur : une pelouse plantée d'un bel alignement de palmiers* Chamærops.**

Quels types de plantes avez-vous choisis pour ce jardin ?

Il y a trois types de plantes dans le Jardin des Retours : les plantes «locales», les plantes «exotiques» qui se sont accoutumées et celles qui n'ont pas pu.
En replantant la végétation spécifique du marais le long de la Charente (saules, aulnes, frênes, etc.), je voulais déplacer les limites du jardin jusqu'à l'horizon afin que le promeneur ressente que le fleuve fait partie du jardin et, au-delà, du marais rochefortais que cette vaste étendue annonce.
En ce qui concerne les plantes exotiques, nous nous sommes plongés dans les archives du muséum national d'histoire naturelle pour connaître celles qui avaient été introduites sur notre sol via Rochefort. Ceci afin de débanaliser des plantes tellement communes ici qu'on les croit «françaises» alors qu'elles viennent de très loin. Savez-vous par exemple que certains chèvrefeuilles sont arrivés des Antilles par Rochefort ? C'est l'une des innombrables plantes «immigrées» qui se sont accoutumées à notre climat. Certaines conservent leur caractère exotique, comme le *Chamærops*, un palmier que les navigateurs plantaient devant leur maison pour symboliser leurs voyages. C'est typiquement une plante «porte-paysage». Le *Chamærops* contient en soi une superposition de paysages puisqu'il a été observé au XVIIIe siècle par un naturaliste suédois au Japon, alors qu'il a été démontré plus tard que ce palmier était originaire de la Chine du Nord. Le Jardin des Retours, c'est ainsi une suite de paysages imaginaires suscités par les plantes.
Mais le travail ne sera achevé : que lorsque nous aurons construit la serre où seront cultivées les plantes arrivées à Rochefort, qui n'ont pas pu s'acclimater ou que partiellement comme le bégonia ; et que les maquettes des

Marc Deneyer

bateaux construits à Rochefort seront disposées dans «le labyrinthe des batailles navales» taillé en forme de vagues.

Vous avez aussi révélé l'importance de ce haut mur qui longe l'arrière de la Corderie.

Le programme du concours visait à réunir la ville et la Corderie royale. On nous demandait de supprimer ce mur pour aménager une vaste pente jusqu'à la Corderie. Il est vrai que ce mur était en mauvais état et en partie dissimulé par une friche industrielle. J'ai voulu comprendre la raison de sa présence. En cherchant au muséum, j'ai découvert que ce mur avait été construit par l'architecte de la Corderie mais avant celle-ci, et pourquoi ? Parce que la

Selon l'historien John Dixon Hunt, auteur de *L'Art du jardin et son histoire* («Travaux du Collège de France», éd. O. Jacob, 1996), Bernard Lassus «a "re-découvert" le site de la Corderie royale à Rochefort-sur-Mer pour en faire un théâtre de l'imaginaire».
«Il nous aide à "re-voir" le génie du lieu, il nous refait le récit (culturel ou géomorphique) de son passé réel ou possible. Dans ce sens, la pratique de l'architecte du paysage consiste à voir ce qui est présent mais invisible, ou à rendre au regard ce qu'il avait perdu. Lassus a forgé des mythes puissants pour habiter ses paysages.»

ville a été édifiée sur une éminence au-dessus des crues de la Charente et la Corderie sur une surface plate pour des raisons telles que le maniement des lourds cordages. Il fallait donc un mur de soutènement entre la ville plus haute et la Corderie plus basse. Ce mur est fondateur de la ville. S'il avait été détruit, la ville aurait perdu sa structure fondatrice.

«Le paysage c'est la transformation, c'est-à-dire le mouvement mais non à l'identique. L'écologie nous a beaucoup aidé à cette prise de conscience»

D'autres motifs m'empêchaient, comme demandé, de dessiner un axe central menant de la ville à cet édifice : si belle soit-elle, la Corderie n'est pas un château mais un bâtiment de type industriel, dont il fallait respecter le caractère pour éviter toute confusion. En outre, l'axe aurait transformé l'arrière de la Corderie en façade sur la ville, alors que sa vraie façade donne naturellement sur la Charente et donc sur la mer.

Vous avez écrit : «Intervenir n'est pas se juxtaposer à une agglomération d'objets ; c'est par un jeu d'éléments ou de fractions, réinventer le donné dont on part.» Est-ce la conduite adoptée pour le projet de Crazannes ?

C'est une expérience unique, un vrai cas particulier. Les Autoroutes du Sud de la France m'ont confié de choisir l'emplacement[1] et la réalisation de deux aires de repos et le choix de leur emplacement sur l'autoroute Saintes-Rochefort. J'en ai situé une à proximité des anciennes carrières à ciel ouvert de Crazannes afin que le public puisse découvrir ce site étonnant. Ces carrières pourraient devenir un haut lieu du Poitou-Charentes si elles étaient plus visitables. Mais dans leur état actuel trop de visites détruiraient la végétation, c'est pourquoi j'ai conçu, avec l'aide des représentants des associations locales, un parcours de visite puis prévu son aménagement en une promenade sur des passerelles et belvédères en bois. Ce projet, dont l'étude a été financée par ASF, attend toujours dans les cartons des collectivités locales.

Initialement, ma mission se limitait à l'aire de repos, mais en creusant le passage de l'autoroute, les terrassiers ont mis au jour dans les talus quelques rochers. A la demande d'ASF, je suis allé constater : il s'agissait de carrières plus anciennes qui avaient été comblées par les déblais de celles restées depuis à ciel ouvert. C'est ainsi qu'est né le projet d'aménagement des bords de l'autoroute. Pendant neuf mois, avec les chefs d'équipe, les conducteurs d'engins, je suis venu chaque semaine pour travailler sur le site. Nous avons pu peu à peu pénétrer dans les talus.

Les ingénieurs souhaitaient être guidés dans leur démarche par des dessins, ce qui me semblait difficile tant que tout n'était pas mis au jour. Sur leur insistance, j'ai dessiné plusieurs propositions en essayant d'imaginer une succession de rochers. Ces dessins ne correspondent d'ailleurs pas à ce que nous avons découvert qui s'est révélé beaucoup plus important

Claude Pauquet

Ci-dessus, les bords de l'autoroute Saintes-Rochefort «sculptés» par Bernard Lassus. L'A 837 est appelée «autoroute des oiseaux» du fait de la collaboration des ASF, du Conseil général de la Charente-Maritime et de la LPO pour faire connaître et protéger les richesses du patrimoine naturel. Les ASF ont acquis, en mesures compensatoires, quinze hectares de prairies humides habitées par le râle des genêts, un oiseau très menacé.

Ci-dessous, un dessin préparatoire de Bernard Lassus (11 août 1995).

que ce que nous avions imaginé, mais ces dessins m'ont permis d'organiser le rythme de succession des «poches visuelles» creusées dans les talus, et de déterminer les proches et les lointains, les jeux des noirs et des lumières sur 2,5 km de chaque côté de la voie. J'ai travaillé perpendiculairement à l'autoroute afin que l'automobiliste ne longe pas un mur ou une rangée de plantations mais qu'il voit des espaces successifs. C'est pourquoi nous avons dû faire sauter certains premiers plans à la dynamite pour introduire ces espaces perpendiculaires.

Compte tenu de la vitesse, 2,5 km n'est-ce pas un peu court ?

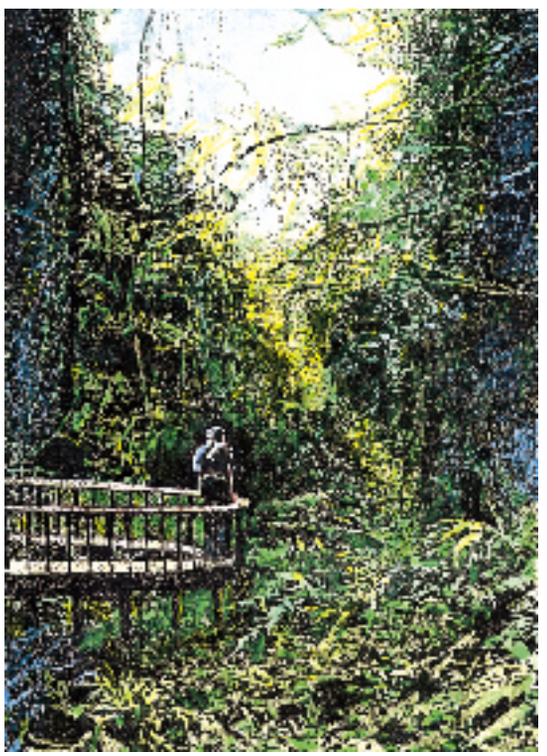
La fonction de notre vision implique que la vitesse ne nous empêche pas de voir. Dans les documentaires, un plan fixe de paysage peut durer trois secondes et nous nous en souvenons. Trois secondes, c'est 100 mètres d'autoroute. Nous percevons donc très bien cette succession d'espaces perpendiculaires.

L'écologie n'a-t-elle pas non plus changé notre regard sur le paysage ?

On a tendance à lier les termes de paysage et de mouvement mais en réalité un mouvement, par sa répétition à l'identique, devient comme une roue qui tourne, et le mouvement ce n'est pas le paysage. Le paysage c'est la transformation, c'est-à-dire le mouvement mais non à l'identique. L'écologie nous a beaucoup aidé à cette prise de conscience.

D'ailleurs aujourd'hui le jardin et le paysage se mélangent, d'un bélvédère d'où nous contemplons une vue étendue, nous ne pouvons pas nous empêcher de penser à nos propres expériences en découvrant de grandes aires, des prés, des lisières...

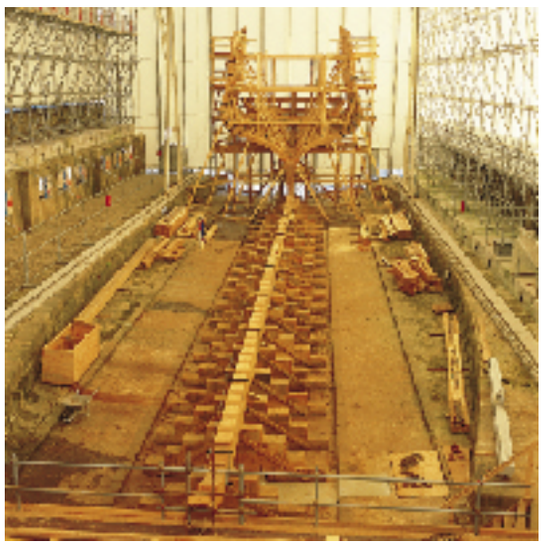
Aujourd'hui, le tactile, l'olfactif et le son se mêlent à la vision lorsque nous contemplons un paysage : le paysage devient ambiance. ■



Bernard Lassus

Ci-contre, projet pour la promenade des carrières de Crazannes, situées derrière l'aire de repos de l'autoroute A 837. Afin de ne pas détruire la végétation du site par le piétinement, la visite pourrait s'effectuer sur des passerelles et des belvédères en bois. Cet investissement, certes important (plusieurs millions de francs), permettrait de découvrir un paysage absolument unique en Poitou-Charentes.

1. Avec Jacques Houlet, conseiller d'ASF.



Le chantier de l'Hermione est installé dans la double forme de radoub de l'arsenal rochefortais, près de la Corderie royale et du «labyrinthe des batailles navales» du Jardin des Retours.

Reconstruire l'*Hermione*

Rochefort reconstruit la frégate à bord de laquelle La Fayette s'embarqua en 1780 pour prêter main forte aux indépendantistes américains

Silencieux pendant soixante-dix ans, l'arsenal de Rochefort résonne à nouveau des coups de marteau des charpentiers. Installé dans la double forme de radoub du XVIIIe siècle, au bord de la Charente, le chantier de construction d'une réplique de l'*Hermione*, inauguré il y a un an et demi, a pris son rythme de croisière. A deux pas de la Corderie royale.

Un projet de taille, qui a vu le jour dans les années 90, à l'initiative de la Ville de Rochefort et du Centre international de la mer : reconstruire à l'identique, et selon les techniques de l'époque, la frégate *Hermione* à bord de laquelle La Fayette s'embarqua en 1780 pour aller soutenir les indépendantistes américains. L'objectif : rendre à Rochefort sa vocation première de ville-arsenal en faisant de ce chantier, qui doit durer dix ans, un pôle culturel où les visiteurs peuvent s'initier aux techniques de construction navale du XVIIIe siècle.

«Ce trois-mâts, long de plus de 60 mètres hors tout et déplaçant 1 000 tonnes, sera la réplique exacte de la frégate d'origine, explique Maryse Vital, chargée de la coordination du chantier au sein de l'association Hermione-La Fayette, qui pilote le projet. *Il est construit en respectant au plus près la réalité historique et les techniques traditionnelles. Clouées et chevillées de bronze, les pièces de charpente sont en chêne massif, ce qui présente des difficultés d'approvisionnement en bois courbe, les arbres «tors» étant de plus en plus rares dans nos forêts françaises !»* La construction de la charpente a été confiée à l'entreprise Asselin, de Thouars (Deux-Sèvres), spécialisée dans les chantiers importants, notamment pour les monuments historiques, qui emploie actuellement sept personnes, dont plusieurs charpentiers de marine et un historien. Si la construction de la membrure est assurée par une équipe réduite, la deuxième phase – le bordage – prévue pour l'an 2000, nécessitera plus de main-d'œuvre.

«Durant les cinq premiers mois de l'année, nous avons accueilli sur le site 25 000 personnes, en visites guidées ou visites libres, précise Maryse Vital. *Durant l'été, l'équipe d'animation est renforcée, et le chantier est ouvert au public tous les jours, avec un minimum de sept visites guidées quotidiennes. L'association Hermione-La Fayette s'appuie, pour l'accueil du public, sur la logistique du Centre international de la mer. Le projet est financé étape par étape. Pour l'instant, le budget est assuré jusqu'à fin 1999, pour un montant de 18 MF, notamment grâce au concours de la Ville, du Département, de la Région, de la Communauté de Ville de La Rochelle, de la fondation du Crédit agricole, du ministère de la Culture et de l'Union européenne, ce qui permettra de terminer la membrure et les pièces de renfort. Nous recherchons actuellement des financements pour les étapes suivantes.»* ■

Visites tous les jours, 9h-19h.
Association Hermione-La Fayette, tél. 05 46 87 01 90
Sur les techniques de navigation à l'époque de l'*Hermione*, lire *L'Actualité* n° 39.

● Mireille Tabare
Photos Sébastien Laval

Atlas des paysages en Poitou-Charentes

Quelles sont les caractéristiques des paysages de la région Poitou-Charentes ? Hormis quelques clichés, tels la Venise verte ou les deux tours du port de La Rochelle, les représentations de cette région semblent assez pauvres, non spectaculaires, parfois ingrates. Voir par exemple les descriptions littéraires : un pays «plat, pâle, fade et mouillé», écrit Eugène Fromentin, «presque incolore», déplore Pierre Loti, où le ciel est «plus présent qu'ailleurs», affirme Jean-Claude Pirotte. Voici pour les Charentes. Et le Poitou ? «Une absence de tout», note Georges Godeau, dont il faut savoir chercher, selon Ernest Pérochon, les «beautés discrètes».

Manque de pittoresque ne signifie pas pour autant vacuité des paysages, ni absence d'émotion – tous ces écrivains et bien d'autres l'ont démontré – puisque la perception du paysage est un phénomène à la fois physique et subjectif.

Le Poitou-Charentes ne peut se résumer en une seule image, c'est une mosaïque de paysages. Reste à les délimiter, à les analyser, à les définir et à les nommer. C'est l'objectif premier de l'atlas des paysages mis en œuvre par le Conseil régional et la Direction régionale de l'environnement, dans le cadre du contrat de plan. Cette mission a été confiée au Conservatoire régional d'espaces naturels : un paysagiste chargé de mission, Jean-Philippe Minier, a été recruté à cet effet en 1997 ainsi qu'un cabinet d'architectes paysagistes d'Orsay (Outside), dont le chef de projet est Michel Collin.

Claude Pauquet

Un «paysage à explorer»: les carrières de Crazannes, en Charente-Maritime.

Selon Jean-Philippe Minier, l'enquête, qui doit être achevée en janvier 1999, conduit à mener quatre types d'observation sur chacune des entités paysagères identifiées : l'ambiance, le milieu naturel, la dynamique du territoire (histoire, activités, évolution actuelle) et les enjeux. Ce dernier volet consiste à effectuer un diagnostic sur les points forts et points faibles du paysage, à mesurer les menaces de dégradation, à proposer des recommandations pour de futurs aménagements et des mesures incitatives pour la protection. *«Nous n'en sommes pas encore à cette étape qui est la plus délicate,* souligne Michel Collin, *car cela revient à émettre des jugements de valeur sur le paysage. Or, nos références professionnelles ne sont pas forcément partagées. Il nous faut donc mettre en place un langage commun et un système commun de références – ce qui n'est pas évident. Par exemple, certaines personnes vont juger positif un paysage d'une bonne rentabilité agricole alors que d'autres trouveront la friche plus proche de l'idée qu'ils se font de la nature.»*

La méthode mise au point par Outside comprend trois phases : recherche documentaire, étude cartographique, validation sur le terrain. Pour obtenir une esquisse du découpage des paysages, les paysagistes consultent les travaux publiés dans différents domaines (géologie, géographie, guides historiques et touristiques, agriculture, urbanisme, etc.) et les comparent. Les travaux de Jean Pitié sur la littérature et le paysage de la région sont une mine.

Le travail cartographique est effectué sur des cartes de l'IGN au 1/25000e (les données informatiques sont fournies par l'IAAT), cette échelle permettant de déceler la présence des haies. Après cette étape, le découpage peut être affiné et donner lieu aux vérifications in situ et auprès du comité technique (composé de représentants des collectivités et administrations concernées, de paysagistes conseils, etc.). Quatre-vingts unités paysagères ont été définies.

Michel Collin a noté quelques traits caractéristiques. Il y a peu de relief donc peu de points de vue en belvédère, ce qui implique une autre logique pour lire les paysages, celle des parcours de découverte. D'où l'idée des *«parcours comme point de vue»* – qui induit une relation plus dynamique avec les paysages puisqu'il faut se déplacer pour les voir. *«D'autre part,* souligne Michel Collin, *la région est marquée par le contraste entre les paysages de plaine et les paysages de vallée. Mais peu de routes et de chemins longent ces vallées, au contraire ils les croisent et nous les révèlent en quelques secondes – en traversant un pont par exemple. Cette absence de lecture continue suppose une exploration. Il faut pénétrer dans les vallées, comme dans le bocage, pour les découvrir. Ce contraste entre les paysages donnés (les plaines) et les paysages à explorer fait partie de l'identité du Poitou-Charentes.»* ***J-L T***

Sauvages *et comestibles*

Il existe une infinité de variétés de plantes sauvages. On a donné un nom aux plus connues, lorsqu'on leur a trouvé un intérêt. Selon Yves Baron, spécialiste de la flore régionale, seules 15% des espèces portent un nom patois, peu fiable dans la mesure où il varie selon les régions, les autres ne possèdent qu'un nom scientifique. Une partie encore plus infime sont comestibles. Pourtant, jusqu'au milieu du XIXe siècle, alors que les périodes de disette apparaissent à peu près tous les dix ans, on n'hésite pas à consommer tout ce que l'on peut trouver. En faisant bouillir, on atténue en effet largement les risques de toxicité.

La châtaigne fait partie des espèces les plus connues encore aujourd'hui. Son utilisation est néanmoins moins répandue sous forme de farine pour faire des galettes, une spécialité du Limousin. L'aubépine, le sureau noir ou les poires des alisiers peuvent être consommés en confiture.

Les forêts et les sous-bois abritent nombre de plantes dont on ne soupçonne pas la saveur. Les rhizomes des jeunes pousses de fougères peuvent être cuisinés et consommés comme les asperges. L'asphodèle produit une poudre sucrée utilisée autrefois comme édulcorant par les Romains. Le chêne sessile se différencie du chêne pédonculé car les glands se trouvent directement sur le rameau, sans pédoncule. Les deux espèces servaient autrefois d'alimentation de secours. «Les glands font toujours partie de l'alimentation arabe, malgré leur goût amer. En les faisant bouillir et sécher plusieurs fois, ils servent à fabriquer de la farine pour les galettes», explique Viviane Khim, spécialiste de l'alimentation médiévale. Les gesses, autrefois appelées «gland de terre» ou «pomme de terre», d'où la confusion avec celle que l'on connaît aujourd'hui, sont des légumineuses à grosses racines qui étaient consommées après avoir séché. La racine du scorsonère s'apparente à celle du salsifis et peut être consommée comme ce dernier ou crue en salade après avoir été frottée dans un linge. Les Anglais, qui ont une palette de goût très diversifiée, cultivent encore aujourd'hui l'épiaire des marais pour cuisiner la racine. Les baies des genévrier cueillies fraîches ou plus fréquemment séchées relevaient autrefois les salaisons ; elles servent de base au gin. Les baies du prunellier épineux sont tendres aux premières gélées et peuvent faire de la confiture. La graine de coquelicot sert à fabriquer une huile alimentaire ou à orner des pains. Aujourd'hui, par goût ou par souci de rentabilité, de nombreuses plantes ne sont plus cuisinées. ***M. Martin***

■ Sortie-découverte avec Y. Baron, le 27 août, 18h, inscriptions à l'Espace Mendès France.

Ci-dessous, des asphodèles utilisées autrefois comme édulcorant.

Yves Baron

LA SÈVRE NANTAISE

Une rivière secrète

C'est l'autre Sèvre. Alors que la Sèvre Niortaise et le marais Poitevin qu'elle irrigue sont universellement connus, la Sèvre Nantaise est pratiquement ignorée des guides touristiques. *«C'est une rivière secrète*, confie Marie-Annick Rannou, secrétaire générale de l'Association de la Sèvre Nantaise et de ses affluents. *Alors que la Sèvre Niortaise est domaniale, la Sèvre Nantaise, sauf sur la partie la plus proche de Nantes où elle est navigable sur 27 km, est une rivière privée. Et jusque dans les années 80, toute la région se désintéressait de la rivière.»* Créée en 1978 à l'initiative de l'élu vendéen Vincent Ansquer alors ministre de la Qualité de la vie, l'association regroupe 97 communes de Loire-Atlantique, de Maine-et-Loire, de Vendée ainsi que les quatre départements, les deux régions, les chambres consulaires, les associations sportives, de pêche, et de défense de l'environnement.

L'association a fait de l'urbanisme et des paysages un de ses thèmes majeurs de réflexion, avec la gestion de l'eau et le tourisme. En 1984, le premier contrat de rivière de France était signé par Huguette Bouchardeau, avec à la clé 60 MF de travaux de lutte contre la pollution, de restauration des berges et du lit, et d'aménagements touristiques. C'est d'ailleurs indirectement le développement du tourisme vert qui a amené les élus locaux à prendre conscience de l'importance du paysage. *«Il y a vingt ans*, se souvient Marie-Annick Rannou, *on voyait des zones d'urbanisation future un peu partout le long de la rivière. On a dit aux communes : si vous faites ça, dans trente ans, il n'y a plus de rivière.»* La direction de l'Environnement de Nantes envisageait une mesure de classement, refusée par les élus qui entendaient rester maîtres chez eux.

«Nous voulions sauvegarder l'unité paysagère de la vallée sans en faire un sanctuaire», dit

La Sèvre Nantaise peut être découpée en cinq séquences paysagères : la Sèvre des méandres et des étangs de Vernoux-en-Gâtine, en Deux-Sèvres, où elle prend sa source à 215 mètres d'altitude jusqu'à Mallièvre en Vendée, la Sèvre torrentielle jusqu'à Cugand où elle quitte la Vendée pour la Loire-Atlantique, la Sèvre clissonaise jusqu'à Monnières, la Sèvre navigable dans le vignoble jusqu'à Vertou, enfin la Sèvre urbaine et navigable jusqu'à son confluent avec la Loire à Nantes, à quatre mètres au-dessus du niveau de la mer.

Marie-Annick Rannou. En juin 1994, l'association a confié l'étude d'un plan de paysage à un cabinet nantais spécialisé qui a étudié les 126 km du cours de la rivière selon cinq séquences. C'est la première séquence qui intéresse le Poitou-Charentes. De sa source à Cerizay, la rivière coule en Deux-Sèvres, traversant notamment l'Absie, Moncoutant, La Forêt-sur-Sèvre. A partir de Cerizay, elle sert de limite naturelle avec la Vendée jusqu'à Saint-Amand-sur-Sèvre. Elle fait encore une brève incursion en Deux-Sèvres une dizaine de kilomètres plus en aval, où quelques centaines de mètres de sa rive droite bordent le territoire de la commune de La Chapelle-Largeau.

Le plan de paysage comporte trois volets, un état des lieux, avec une analyse très fine de toutes les caractéristiques paysagères de la vallée, une cartographie très détaillée, qui mentionne tous les points intéréssants au plan paysager, et une charte des paysages qui étudie les actions à envisager et les recommandations pour les mettre en œuvre, selon les différentes séquences de paysage de la vallée. Un document qui n'est en aucun cas contraignant. *«Il s'agit de recommandations,* dit Marie-Annick Rannou, *notre seule force est la persuasion. L'association est un forum, et quand il y a des points noirs on les montre du doigt.»* L'outil pour traduire dans les faits cette charte des paysages a vu le jour en juillet 1996, avec la Crape (Convention régionale pour l'aménagement des paysages liée à l'eau), signée entre l'association et la région Pays de la Loire. La Crape prévoit un programme triennal de travaux de plus de 10 MF dont 3 MF financés par la Région, aménagement de sentiers, suppression des friches industrielles, entretien de rivières, restauration de murets en pierre sèche, et actions pédagogiques de sensibilisation au paysage auprès des écoles. En Poitou-Charentes, il n'y a pas de Crape, mais le plan paysage est mis en œuvre à travers les contrats de ruralité. *«Ses préconisations sont intégrées aux contrats du pays du bocage bressuirais et du pays de Gâtine,* dit Jean-Philippe Minier, chargé de mission paysage au Conservatoire d'espaces naturels Poitou-Charentes. *Un travail comme celui-ci peut aider à faire des choix, notamment au moment de la révision des plans d'occupation des sols.»*

● Jean Roquecave
Photo Marc Deneyer

«18 août 1873, Saint-Porchaire», coll. Mme Pierre Pierre-Loti-Viaud

De l'Inde au Brésil, du Sénégal au Bosphore, Pierre Loti s'est souvent laissé aller à de profondes rêveries, d'où ressurgissaient les paysages de son enfance. Pour l'écrivain rochefortais, l'Aunis et la Saintonge ont été une école de l'exotisme

Aux sources de l'exotisme de Pierre Loti

En 1866-1867, on pouvait voir dans les galeries du Louvre un adolescent attentif aux œuvres des maîtres flamands et de la Renaissance. Venu dans la capitale pour préparer le concours d'entrée à l'école Navale, il avait emporté avec lui de quoi s'essayer à la peinture à l'huile en copiant les œuvres des grands. Ce jeune homme, originaire de Rochefort, c'est Julien Viaud, le futur Pierre Loti. Dans les musées, ce sont les paysages qui l'intéressent avant tout. Au musée du Luxembourg, un petit paysage l'attire particulièrement parce qu'il a tout à fait *«l'air d'avoir été pris dans les marais de Saint-Porchaire»*[1].

Ainsi, Julien Viaud exilé en plein Paris recherche-t-il déjà la lumière et les impressions des paysages de sa Charente natale. D'ailleurs, que peint-il de mémoire ? *«Des paysages de Saintonge, avec toujours une exagération de bleu méridional dans les ciels.»* Et les dessins qu'il nous a laissés de la période 1867-1869 ont pour titre *Plantes au bord du marais*, *Rivière de la Roche-Courbon*, ou pour sites Saint-Porchaire, le bois de la Limoise, le marais rochefortais. Ce sont des dessins pleins de détails et très attentifs à la botanique. Ce trait demeurera dans son œuvre, où la description des fleurs occupe une grande place à tel point que ses pages ont parfois des airs d'herbier.

Cela nous vaut un panorama assez complet de la flore d'Aunis-Saintonge. Loti avoue en avoir bien connu les variétés très tôt grâce aux promenades quasi quotidiennes, faites vers l'âge de cinq ans sur une route rochefortaise, dite des Fontaines. Il découvrait là des véroniques bleues, des géraniums roses, des aubépines, des iris, des marguerites, des graminées aux allures d'aigrettes. Dans la cour même de la maison familiale, fleurie à l'excès, il aimait les rosiers, les chèvrefeuilles, les berceaux de vigne et de jasmin (dont un de Virginie), les treilles, les lierres, les glycines, les arbres fruitiers, les daturas.

Sur la route d'Echillais, au sud de Rochefort, après avoir traversé la Charente boueuse et changeante, la végétation était différente : *«Ces différences que d'autres n'auraient pas aperçues devaient me frapper et me charmer beaucoup, moi qui perdais mon temps à observer si minutieusement les plus infimes petites choses de la nature, qui m'abîmais dans la contemplation des moindres mousses.»* Et il contemple les herbes et les fleurs sauvages, les plantes sèches du lieu-dit des Chaumes près du hameau du Frelin. A Echillais, dans la propriété de la Limoise qui appartient à des amis de ses parents, c'est *«le pays des marjolaines, du lichen et du serpolet»*, et aussi des orchidées blanches, du thym, des touffes de lierre, des bruyères.

Lorsque Julien Viaud se rend chez sa sœur à Saint-Porchaire, le jardin de Fontbruant est tout autre : à l'ombre des tilleuls poussent des «fleurs de curé», des dahlias roses et jaunes, des zinnias, des croix de Malte. A Saint-Pierre-d'Oléron, Julien découvre au milieu des vignes, les rues de villages bordées d'œillets et de giroflées, suivant l'usage insulaire. La maison des aïeules est fleurie de jasmins dont l'odeur se mêle pour lui aux soirées de mai et au souvenir

Alain Quella-Villéger
Photos Marc Deneyer
Dessins de Pierre Loti

Ci-dessus, les abords de Saint-Porchaire, une sorte de paysage originel pour Pierre Loti.

des aïeules ; la cour est plantée de tilleuls. Voilà donc une matière florale colorée. Pourtant son sentiment profond est tout différent. Dans *Aziyadé*, Loti explique à Achmet que dans son pays, tout *«est plus pâle, et les couleurs de toute chose y sont plus ternes»*. Le chapitre VIII du *Roman d'un enfant* commence ainsi :

«On a avancé que les gens doués pour bien peindre (avec des couleurs ou avec des mots) sont probablement des espèces de demi-aveugles, qui vivent d'habitude dans une pénombre, dans un brouillard lunaire, le regard tourné en dedans, et qui alors, quand par hasard ils voient, sont impressionnés dix fois plus vivement que les autres hommes.

Cela me semble un peu paradoxal.

Mais il est certain que la pénombre dispose à mieux voir. [...]

Au cours de ma vie, j'aurais donc été moins impressionné sans doute par la fantasmagorie changeante du monde, si je n'avais commencé l'étape dans un milieu presque incolore, dans le coin le plus tranquille de la plus ordinaire des petites villes.» Un milieu presque *incolore* ! Loti est-il devenu un écrivain «décoloriste» parce qu'il est né dans un milieu «incolore» ? Est-il devenu l'écrivain qualifié d'exotique parce qu'il a commencé sa vie dans un milieu jugé par lui fade et banal, entre ces plaines d'Aunis dont les *«grands horizons monotones confinent à l'océan»* ? *«Pauvres campagnes de mon pays, monotone* [...], *monotones, unies, pareilles»*, dit-il en leur reconnaissant seulement le charme de leur toile de fond maritime *«attirante à la longue comme un grand aimant patient, sûr de sa puissance»*.

Mais il reconnaîtra lui-même : *«J'ai, hélas ! beaucoup décoloré, rapetissé à mes propres yeux ce pays de mon enfance.»* Et surtout, il l'a beaucoup aimé, ce monde incolore. Citons ce passage où il décrit une route du marais rochefortais : *«Pour les gens qui ont sur le paysage des idées de convention, et auxquels il faut absolument le site de vignette, l'eau courante entre des peupliers et la montagne surmontée du vieux château, pour ces gens-là, il est admis d'avance que cette pauvre route est très laide.*

Moi, je la trouve exquise, malgré les lignes unies de son horizon. De droite et de gauche, rien cependant, rien que des plaines d'herbages où des troupeaux de bœufs se promènent. Et en avant, sur toute l'étendue du lointain, quelque

Alain Quella-Villéger, historien, publiera à l'automne une nouvelle biographie de Pierre Loti (éd. Aubéron, à Bordeaux) ainsi que le journal intime de Pierre Loti pendant la Grande Guerre (La Table ronde), en collaboration avec Bruno Vercier.

Ci-dessus, la propriété de la Limoise, à Echillais, coll. Mme P. Pierre-Loti-Viaud.

chose qui semble murer les prairies, un peu tristement, comme un long rempart : c'est l'arête du plateau pierreux d'en face, en bas duquel la rivière coule ; c'est l'autre rive, plus élevée que celle-ci et d'une nature différente, mais aussi plane, aussi monotone. Et dans cette monotonie réside précisément pour moi le charme très incompris de nos contrées ; sur de grands espaces, souvent la tranquillité de leurs lignes est ininterrompue et profonde.»

Pour expliquer la manière aquarelliste de l'écrivain, sa façon de délaver l'Orient décrit, il faut recourir aux paysages de son enfance. Inconsciemment, il recherche les impressions premières ou les prend pour références. Ce sont des impressions toutes en nuances diluées, en blancheurs de chaux, en clair-obscurs tamisés de sous-bois, en bruines et crachins, en silences. Si Loti s'emploie si souvent à neutraliser les couleurs violentes, c'est qu'il leur préfère les teintes pastel. Ne se plaint-il pas souvent de lumière ou de soleil *«excessifs»* ? Manifestement,

Ci-dessus, la véronique petit chêne (à gauche), l'iris et la saxiphrage appelée aussi «désespoir du peintre».

le paysage exotique qui le charme est celui qu'il n'est pas, celui qui est absent : *«Quand je suis quelque part, il me manque toujours quelque chose de moi-même qui est resté ailleurs.»* Il en est ainsi pour le paysage qui l'envoûte. Sans s'en rendre compte, il tend à confondre la lumière et l'espace, à rendre diffus ce qui est net, à rendre inexistant ce qui est consistant, à décolorer ce qui est contrasté, à rechercher le paysage qui ne s'y trouve pas.

Dans tout paysage observé par Loti se confond un paysage plus intime, qui en détourne la vérité première. Plus qu'il ne plonge *dans* le paysage, plus qu'il ne s'y soumet, Loti le *traverse* de manière distraite n'y cherchant qu'un miroir, pour se retrouver ou pour retrouver un paysage originel ancré en lui.

Dans une complicité curieuse qui anthropomorphise la ligne d'horizon, on retrouve toujours, subrepticement, dite ou non dite, «en creux», la référence à l'Aunis océane, à la Saintonge des marais.

A l'époque d'*Aziyadé*, Loti construit une parenté entre un paysage du Bosphore et l'Aunis-Saintonge : *«Des chênes séculaires, la végétation de la Roche-Courbon, des fusains, du houx, de la mousse et des capillaires. On se croirait dans les bons vieux bois de la patrie.»* A Persépolis, il retrouve *«le thym, la menthe et la marjolaine, toute la petite flore de mes bois»* de la Limoise (*Vers Ispahan*). A Ceylan, des paysages et des maisons lui rappellent *«les campagnes de l'Aunis ou de la Saintonge, les tranquilles demeures de l'île d'Oléron à la saison lumineuse et dorée des vendanges»*.

A l'inverse, le paysage d'Aunis-Saintonge prend lui-même des reflets inattendus et exotiques. A Echillais, les bois de la Limoise lui donnent des impressions de Brésil. A Saint-Porchaire, une voix chantant en sourdine sous la chaleur de midi est comparée aux vocalises du muezzin au-dessus des villes blanches de l'Islam, voire aux chansons somnolentes des femmes sénégalaises. Un petit hameau *«d'une blancheur orientale»* caractérise l'île d'Oléron par la chaux immaculée des maisons traditionnelles.

«Voir» n'est pas suffisant, il faut «dire». Face au paysage, les mots ne suffisent plus. Il faut en inventer. Et le jeune Julien, bien avant d'être écrivain, se fait fabricant de mots. Entre autres, le mot *elmique* : *«Je n'ai jamais su d'où ce mot* elmique *avait pu me venir ; c'est en rêve qu'il avait été prononcé à mon oreille par quelque fantôme, et pour moi il était le seul pouvant désigner le je-ne-sais-quoi inexprimable caché la nuit au fond des bois de la Limoise.»* Pourtant, Loti lui trouve une origine possible : *«On venait de m'initier quelque peu aux Druides, ces primitifs habitants de la Saintonge.»* Les bois de chênes de la Limoise, certaine clairière idéalement sauvage, lui procurent donc une sorte de fascination et de terreur, de peur et de charme

Dans les bois de la Roche-Courbon, le jeune Julien s'intéresse aux graminées, aux lichens, aux orchidées et surtout aux chênes-verts. Sa tante Claire y fait des bouquets de capillaires et rapporte pour le jardin de Rochefort des nénuphars à fleur blanche que l'on placera près d'un dielytra.

connus seulement à la Limoise. C'est un *«appel silencieux»*. Dans ce moment de bonheur figé, l'enfant perd conscience de ce qui l'entoure. N'est-ce pas cette extase éphémère qu'il recherchera sans cesse autour du monde, cette illusion fugitive de jeunesse éternelle, d'immobilité, de paix, de sérénité ?

Bruno Vercier, comparant des textes autobiographiques de Loti et de Michel Leiris[2], concluait au culte et à la mythologie du premier souvenir. A ce titre, il nous semble qu'il existe aussi un culte et une mythologie du premier paysage, une sorte de paysage originel sans cesse recherché, recréé, parfois redécouvert au hasard des voyages et des sensations. C'est pourquoi, lorsque Loti est au bout du monde, il lui arrive de regretter sa terre natale ou bien de la reconnaître au détour d'un chemin ou d'une nuit étoilée. Ainsi, faisant escale à Mahé des Indes se plonge-t-il là-bas dans ce qu'il nomme *«une sorte de rêve du* pays*»* : un arbre tropical devient un chêne de Saintonge et la nuit, celle d'un été charentais. La mélancolie l'occupe au point d'oublier ce qui l'entoure. Lorsque passe une noce pittoresque, il ne s'en soucie guère d'abord : *«Elle a dérangé mon rêve, cette noce, je lui en veux.»* Moment paradoxal où l'exotisme en Inde est celui du *pays* natal !

Reconnaître l'influence déterminante de ce «premier paysage», c'est donner à l'Aunis-Saintonge un rôle supérieur dans l'histoire littéraire. Comme on l'a montré pour l'influence du parler traditionnel de l'Aunis sur le style de Loti[3], on pourra reconnaître désormais ce que ses descriptions doivent au pays charentais. L'exotisme, loin d'être un reniement des origines, peut être aussi un retour inconscient aux sources, au paradis perdu.

Loti avouait dans une lettre aux Amis du Pays d'Ouest en 1913 : *«Si quelques Parisiens croient que je suis Breton, si tous croient que je suis exotique, en réalité je suis Saintongeais.»* Les puristes rétorqueront que Rochefort est en Aunis. En vérité, plus qu'à son lieu de naissance, Loti se réfère ici à son lieu de naissance culturelle et esthétique, lequel comprend pour endroits magiques des noms bel et bien saintongeais : Echillais, Saint-Porchaire, Oléron, Roche-Courbon... Manifestement, l'Aunis-Saintonge a été pour Pierre Loti une école d'exotisme. ■

Les citations attribuées à Pierre Loti proviennent des titres suivants : *Le Roman d'un enfant* (1890), *Prime jeunesse* (1919), «Dans le passé mort» in *Le Livre de la pitié et de la mort* (1890), et «La Maison des aïeules» in *Le Château de la Belle-au-bois-dormant* (1910).

1. *Correspondance inédite (1865-1904)* publiée par N. Duvignau et N. Serban, Calmann-Lévy, 1929. Il nous est permis de penser qu'il s'agit de *Chasse au marais dans le Berry* par Charles Busson (1865).
2. «Le mythe du premier souvenir : Pierre Loti, Michel Leiris», Revue d'histoire littéraire de la France, n° 6, 1975
3. «L'écriture de Loti, née du pays d'Aunis», par Daniel Hervé, *Revue Pierre Loti*, n° 21, 1985

Raymond Bozier, les pieds ancrés dans la terre, voit défiler les paysages. Entre La Pallice et le Poitou, ce poète et romancier observe leur mutation. Dans cet entretien, il nous dévoile sa relation passionnée avec les lieux qui ont façonné sa vie

Les lieux nous *ressemblent*

Dans *Bords de mer* [1] et *Lieu-dit*[2], un recueil de poèmes et un roman, Raymond Bozier fait du paysage la matière même de son imaginaire. Témoignant des mutations que nous faisons subir aux lieux qui nous entourent, il s'intéresse aux décors du port de La Pallice tout autant qu'à la campagne poitevine où il passa son enfance.
Soucieux de garder mémoire de ce qui va disparaître, il intitule son cycle romanesque «Paysages avant l'oubli» : dans un hameau égaré à la lisière de la forêt, peuplé de cochons à moitié sauvages et d'humains échoués là, un drame se noue, qui porte la marque de la désolation du paysage rural.
Pour dire la réalité d'un monde portuaire qui se défait, il invente à ses poèmes une forme où la fragmentation trouve toute sa place, y ménageant de belles clartés.
Les paysages nous ressemblent, nous dit Raymond Bozier. Ses livres sont des miroirs où mieux voir le monde où nous vivons, où se mieux voir soi-même.

L'Actualité. – Vous êtes devenu écrivain «faute d'être capable de peindre», c'est ce que vous avez déclaré.

Raymond Bozier. – Par quel bout commencer ? Disons d'abord que je suis fils d'ouvriers agricoles. Cela a son importance. Durant toute mon enfance, je n'ai pas eu d'autres choix que d'être en confrontation permanente avec le paysage. Nous n'arrêtions pas de déménager (des alentours de Chauvigny, à La Puye, Lauthiers, Paizay-le-Sec, Fontenay-le-Comte, Gizay...), de passer d'un lieu à l'autre, nous arrêtant le plus souvent dans des fermes isolées au fin fond des terres où, nous, les enfants, n'avions d'autre distraction que d'arpenter le paysage, de l'observer dans ses détails. Cela a structuré mon inconscient. Mais d'être né dans ce milieu ne m'autorisait pas pour autant à devenir peintre ou écrivain. C'est l'école qui m'a permis de faire le passage entre le simple regard et l'écriture de ce regard. Et plus encore un professeur de collège qui un beau jour ouvrit la boîte de Pandore en nous autorisant, nous les bouseux, à écrire un poème à partir d'une reproduction de tableau choisie dans le Lagarde et Michard. J'avais choisi une chasse au lion de Delacroix. C'est à partir de là que tout a commencé. Je me suis vu autorisé par l'autorité à créer...

Muet et solitaire, le narrateur de *Lieu-Dit* se trouve condamné à un voyeurisme permanent. Le regard est son obsession malheureuse. Ce n'est sans doute pas pour rien que le cadre de ce roman se trouve être le Poitou de votre enfance.

Oui. Bien sûr. C'est essentiel. Le narrateur muet n'est pas un travailleur. Vivant là, nous étions condamnés soit à travailler la terre, soit à nous en séparer et à rejoindre la ville. Le narrateur muet est une métaphore de l'écrivain. Il se contente seulement, par l'écriture, de révéler le paysage, il ne travaille pas réellement la terre, il se satisfait d'un bout de jardin. Il n'élève pas plus des cochons, il les côtoie et finalement les libère... Ce n'est pas non plus un hasard si la femme qui le fascine s'appelle Iris. Un nom qui renvoie à la fleur mais aussi à un élément important de l'œil. Sa vision du corps dénudé de la femme est coupée de toute pulsion sexuelle. Il regarde ce corps comme un paysage. Il ne peut que regarder. Je pense là au célèbre tableau de Courbet : «L'Origine du monde».

Qu'est-ce qui vous intéresse dans la question du paysage ?

Que ce soit du côté de la prose, (*Lieu-Dit* étant le premier volet d'un triptyque intitulé «Paysages avant l'oubli»), ou du côté de la poésie,

Propos recueillis par Xavier Person
Photo Franck Gérard

c'est pour moi une question centrale. Non seulement nous habitons le paysage mais le paysage nous habite, nous traverse. Le paysage est même devenu une création de l'homme, une de ses inventions. Ainsi il n'existe plus de paysages sauvages en France. *Lieu-dit* tient tout entier dans un regard effaré porté sur l'apparition d'un paysage moderne qui fait table rase, ouvre en grand ce qui était jusqu'alors fermé, installe la monoculture, les champs de blé, de maïs, de colza, de tournesol, révèle de nouvelles visions, des étendues vertes, jaunes... Ce qui, pour des raisons économiques liées à la polyculture et à l'éparpillement de la propriété, était architecturé de façon complexe a soudainement disparu. Dans *Lieu-dit* je parle de cela, de la disparition irrémédiable d'un paysage, d'un monde ancien. On pourrait parler d'un travail de deuil.

Votre poésie décrit d'autres lieux.

Je vis au bord de mer, c'est-à-dire face à un paysage sur lequel l'homme n'a pour ainsi dire pas prise. C'est bel et bien un paysage qui m'épouvante, que l'homme ne peut ni métamorphoser, ni colorer. Pour moi l'océan réduit la langue à zéro. C'est pourquoi j'ai limité ma vision poétique au proche, au monde portuaire.

Qu'est-ce qui vous touche dans le site de La Pallice ?

J'y ai vu comme un rapport évident avec mon paysage d'origine. Comme lui c'est un lieu totalement inventé par l'homme, un paysage d'usines, de chantiers navals, de bassins, mais version industrielle. Je l'ai vu se métamorphoser dans les années de crise au même rythme que la campagne, se laisser envahir lui aussi par la friche. Cette fameuse friche, qui dans les campagnes est désormais subventionnée par l'Europe, est même devenue une donnée incontournable pour l'humain. Nombreux sont ceux qui aujourd'hui, dans notre monde de mutation, ont le cerveau en friche. Comme l'écrivain Rilke ils n'ont plus prise sur ce qui a disparu et pas encore sur ce qui vient. C'est une friche productrice de douleur, de mal de vivre. Tout mon travail signifie ce désarroi...

1. *Bords de mer*, Flammarion, 192 p, 98 F.
2. *Lieu-dit*, Calmann Lévy, 156 p, 85 F.

Peut-on voir une correspondance entre la forme de votre écriture et celle du paysage ?

Au départ seule la forme poétique m'intéressait. Cela ne m'empêchait pas toutefois d'être attentif à ce qui se produisait du côté de la fiction et de la peinture. D'ailleurs je composais mes poèmes comme des tableaux, des formes très cadrées. Le langage permet lui aussi l'émergence des couleurs et des formes.
Mais il y a une lassitude des poètes aujourd'hui, une solitude. Je me suis donc dit qu'il fallait que je trouve un moyen de mettre mes poèmes à l'abri chez un grand éditeur. C'est ainsi que j'ai commencé à écrire de la prose, en me disant que cela me permettrait peut-être de caser par la suite mes poèmes. Dès que je me suis mis au travail j'ai détesté la prose, j'ai vraiment travaillé comme un cochon. Ce n'est qu'à partir du moment où j'ai décidé d'accorder un style à mon travail que tout a changé et que le rapport prose/poésie s'est amélioré. Quand on écrit un roman, on n'est nullement dans la peinture. On est dans un autre effort. Le romancier est plutôt un producteur d'images (ce n'est pas pour rien que les cinéastes utilisent tant le roman. Jamais on ne les a vus mettre en scène un poème). Le poème, par l'exigence de la forme, porte en lui quelque chose de pré-construit. Le roman est à construire.

«Les lieux sont semblables à ceux qui les habitent»

Le poème joue beaucoup plus dans l'épure.

En effet, peu de mots peuvent produire beaucoup de sens. Dans le roman, au contraire, il faut laisser venir, laisser monter et sans cesse reprendre parce que souvent dans la reprise quelque chose d'autre apparaît. Le travail consiste ensuite à maîtriser cet objet qui ne cesse de grossir. Je n'aime pas trop ce genre d'effort, mais heureusement l'ordinateur m'a permis de travailler chaque page de *Lieu-dit* comme un poème. *Lieu-dit* a été énormément débroussaillé, lessivé, nettoyé. Sans doute que je lui ai fait subir ce qu'a subi le paysage de mon enfance : beaucoup d'arrachages, de destructions.

***Bords de mer* propose une singulière disposition du texte sur la page.**

J'essaye de rendre sa verticalité au langage. Je pose deux verticalités : un homme debout et une femme debout. Pour être plus précis, il s'agit plutôt de deux voix, l'une féminine, l'autre masculine. Deux formes qui se regardent et qui, d'une certaine manière, sont confrontées à la question de l'horizon puisque mes poèmes se lisent aussi de manière classique, à l'horizontale. Entre ces deux verticalités, il y a un vide, comme toujours. Ils sont l'un et l'autre dans un rapport contemplatif. Ils parviennent à une certaine harmonie : dans l'horizontalité s'invente un sens commun. Il leur arrive non pas de faire l'amour mais de fusionner. A un moment donné on est pénétré par ce qu'on regarde. Le paysage est en nous, il nous structure. Ce propos peut être élargi à une dimension sociale. Les lieux sont semblables à ceux qui les habitent. Ils nous ressemblent et nous rassemblent même.

Dans le roman comme dans les poèmes, la télévision a son importance.

Bords de mer commence en 1984 par «7 téléviseurs froids» et fini en 1996 par ce dernier ver : «Les images vous tuent». Dans *Lieu-dit*, le narrateur muet et solitaire se met en tête d'installer des téléviseurs dans chacune des fenêtres de sa maison, de telle sorte qu'il puisse les regarder de l'extérieur. L'intrusion du monde moderne le sort de chez lui, le flanque à la porte de son passé. Cette situation, je la trouvais incongrue au moment de l'écriture, mais je la savais importante. On se situe là dans une nouvelle dynamique. La télévision est bien une fenêtre, non pas ouverte sur le paysage le plus proche, mais sur le monde, sur les lointains du monde. Mais, si dans une fenêtre, le carreau est neutre, protecteur, la télévision, elle, nous met face à un écran. Quand on regarde un paysage, on sombre souvent dans la contemplation, l'errance intellectuelle, la télévision instaure un processus inverse : elle maintient notre cerveau prisonnier dans la boîte. C'est un miroir qui utilise tous les ressorts propres à l'humain, qui rend compte du social, du politique, des imaginaires souvent appauvris. Cette invention est en train de changer nos façons de voir. Ce n'est donc pas un hasard si les télévisions apparaissent dans ce hameau, elles jouent leurs rôles d'écrans, elles empêchent de voir le paysage réel et accentuent l'isolement. Bizarrement elles nous éloignent du monde concret, et particulièrement de la nature. Elles nous font oublier que nous avons encore les pieds posés sur la terre. Dans *Bords de mer*, il y a une volonté d'émancipation par rapport à l'écran. Dans *Lieu-dit*, au contraire, le narrateur n'a pas prise sur le monde. Il n'y peut rien faire. La télévision l'exclut de son territoire. ■

De 1873 à 1938, la citadelle de Saint-Martin-de-Ré a vu passer dans ses murs des dizaines de milliers de condamnés en partance pour les bagnes coloniaux. Une page d'histoire évoquée par le musée de la cité rétaise

Saint-Martin-de-Ré *antichambre du bagne*

C'est une page sombre de l'histoire de l'île de Ré que le musée Ernest Cognacq, de Saint-Martin, a choisi d'évoquer au travers d'une exposition présentant des documents, photographies, cartes postales de l'époque, ainsi que des objets et œuvres créés par les bagnards. Une histoire pas si ancienne, encore vivante dans la mémoire des Rétais. C'est en 1938 que le dernier bateau-bagne a quitté le port de Saint-Martin-de-Ré emportant sa "cargaison" de condamnés vers la Guyane. Les derniers forçats ont été rapatriés en métropole au début des années 50. Les mœurs pénales évoluent en même temps que les sociétés. Jusqu'en 1748, les condamnés aux travaux forcés en France purgeaient leur peine sur les galères du Roi. La décision de Louis XV de dissoudre le corps des galères a conduit à l'ouverture des bagnes. D'abord sur le territoire français, dans les principales villes-arsenal, puis vers les territoires d'outre-mer à partir de 1854, en application de la loi dite de «déportation», qui instituait le transfert des condamnés au travaux forcés vers les colonies, principalement en Nouvelle Calédonie et en Guyane.

La Guyane, devenue officiellement colonie pénitentiaire en 1854, accueillait déjà des prisonniers depuis près d'un siècle. La Révolution de 1789 y avait envoyé les premiers contingents de condamnés politiques, notamment les prêtres réfractaires. On espérait utiliser cette main-d'œuvre pour la mise en valeur du territoire, mais les déportés ne résistèrent pas au climat, à la sous-alimentation, aux maladies. Le taux de mortalité fut tel que pendant plus de cinquante ans on ne déporta plus les condamnés.

La nouvelle loi de déportation, promulgée en 1854 par Napoléon III stipulait : *«Les condamnés seront employés aux travaux les plus pénibles de la colonisation», «tout individu condamné à moins de huit années de travaux forcés sera tenu, à l'expiration de sa peine, de résider dans la colonie pendant un temps égal à celui de sa condamnation. Si sa peine est de huit années au moins, il sera tenu d'y résider toute sa vie.»* A partir de cette date, les convois de condamnés se sont succédé vers la Nouvelle-Calédonie et la Guyane puis, à partir de 1897, exclusivement vers cette dernière destination. Jusqu'en 1939, date de l'abolition du bagne, plus de 50 000 condamnés – criminels, politiques, relégués – ont connu l'enfer du bagne guyanais et bien peu y ont survécu.

Toulon fut le premier port d'embarquement des condamnés en partance pour le bagne. Puis, à partir de 1873, le départ des navires-bagnes se fit exclusivement de Saint-Martin-de-Ré. Conçue par Vauban pour résister aux Anglais, la citadelle de Saint-Martin avait acquis, dès l'origine, sa vocation de pénitencier en accueillant en 1688 son premier prisonnier, le pape Innocent XI, que Louis XIV accusait de jansénisme. En 1768, elle reçut la visite d'un

● Mireille Tabare
Photos Isabelle Louvier

Ci-dessous et page précédente, des objets fabriqués par les bagnards, collections du musée national des prisons de Fontainebleau.

prisonnier illustre, le comte de Mirabeau, alors âgé de 18 ans et incarcéré sur ordre de son père pour manquement à la discipline militaire. Trente ans plus tard, ce sont plus de mille prêtres réfractaires à la République qui se retrouvèrent incarcérés à Saint-Martin dans une citadelle surpeuplée et dans des conditions de dénuement total. Les régimes politiques changeaient, apportant à chaque fois leur lot de réfractaires. En 1871, 400 communards y furent internés. En 1873, la citadelle se vida de ses «insurgés» – une partie d'entre eux fut déportée en Nouvelle-Calédonie, les autres transférés dans le Finistère –, elle changea d'affectation pour devenir le lieu de rassemblement des condamnés aux travaux forcés en partance pour les bagnes coloniaux.

Quelques semaines avant la date du départ pour le bagne, les candidats au grand voyage étaient transférés des différentes centrales de France par voie ferrée dans des wagons cellulaires vers la gare de La Rochelle. A pied, le triste convoi d'hommes enchaînés, accompagné d'une foule de curieux, traversait la ville jusqu'à la prison, en attendant d'être transféré le lendemain vers l'île de Ré à bord de navires de lignes régulières. A partir de 1933, un nouveau système d'acheminement par route des condamnés a été mis en place pour pallier les difficultés et les risques qu'occasionnait ce déplacement de population pénale. Les voitures cellulaires convergeaient en un point unique près de La Rochelle, puis de là vers le port de La Pallice, d'où les détenus étaient embarqués directement pour la citadelle de Saint-Martin à bord de deux vapeurs réservés à cet usage. Une méthode plus rationnelle et plus sûre, qui permettait d'éviter la traversée des villes et les contacts avec la population.

Mais quelles fautes avaient donc commis ces hommes pour être ainsi mis au ban de la société et traités si cruellement ? Parmi les condamnés aux travaux forcés, on trouvait des criminels – assassins, violeurs, escrocs, voleurs... ou déserteurs – et des prisonniers politiques. Il y avait aussi les relégués, condamnés à l'internement perpétuel sur le lieu de déportation, des récidivistes envoyés au bagne pour des délits souvent mineurs. Des milliers de bagnards ont transité par Saint-Martin, dont quelques condamnés célèbres tels Seznec, Dieudonné, Papillon et Dreyfus.

Dans l'enfer de la Guyane

Sitôt franchies les portes de la citadelle, les condamnés se retrouvaient dans l'antichambre du bagne. Le forçat, dès son arrivée, perdait son identité pour devenir un matricule : un numéro tatoué sur son bras, qui le suivrait jusqu'à sa mort. On lui rasait le crâne et la barbe. La discipline était stricte : tabac interdit, silence obligatoire, visites et courrier limités. Les relégués, isolés des autres, étaient un peu mieux traités. Les 650 détenus en attente de départ étaient astreints à travailler dans les ateliers de l'établissement. A l'approche du départ, on fermait les ateliers, la nourriture était améliorée. Les «transportables» recevaient des effets neufs et passaient un examen médical.

Le jour de l'embarquement, tôt le matin, les portes de la citadelle s'ouvraient et le cortège de bagnards s'ébranlait vers le port, encadré de gendarmes et de soldats. En dépit des arrêtés municipaux interdisant la présence du public sur le parcours, la foule se pressait pour assister au départ des condamnés – journalistes, curieux avides de sensations, parents et amis venus dire adieu à un être cher.

Entre 1918 et 1937, le *Martinière*, un vapeur d'origine anglaise, achemina vers la Guyane plus de 70 000 condamnés, au rythme d'un à deux voyages annuels. Long de 120 mètres, ce bâtiment pouvait transporter près de 700 détenus entassés dans des cages à barreaux aménagées de part et d'autre des faux-ponts.

Après quinze jours de voyage, la Guyane était en vue, le navire-prison remontait le fleuve Maroni pour accoster à Saint-Laurent, capitale pénitentiaire de la colonie. Les condamnés étaient ensuite répartis dans différents établissements en fonction de leur statut. Les relégués rejoignaient le camp spécial de Saint-Jean-du-Maroni, les prisonniers politiques étaient envoyés vers l'île du Diable. Quant aux forçats, ils étaient répartis dans les pénitenciers

■ EXPOSITION
«Saint-Martin-de-Ré sur la route du bagne», exposition jusqu'au 15 novembre 1998, musée Ernest Cognacq, Hôtel de Clerjotte, Saint-Martin-de-Ré. 05 46 09 21 22

de la colonie – Saint-Laurent-du-Maroni, Cayenne, Kourou, îles du Salut – puis dirigés sur les camps de brousse, où on les employait à des travaux de force, abattage et défrichage. Epuisés de labeur, décimés par le climat et la maladie, les condamnés ne survivaient pas plus de cinq ans en moyenne au régime des chantiers forestiers. Seuls quelques bagnards connaissaient un sort un peu plus enviable, ceux qui réussissaient à se faire employer aux corvées pénitentiaires, à la voirie ou dans l'administration.

Dans les années 20, un mouvement contre ce système pénitentiaire barbare et archaïque

Par comparaison, la vie des relégués paraissait plus douce. Mieux nourris, à l'abri des intempéries, ils bénéficiaient, en dehors des heures de travail, de temps libre et de distractions. Les îles du Salut étaient réservées aux célébrités des cours d'assises, aux fortes têtes et aux détenus politiques.

Parmi les bagnards, il y avait ceux qui se résignaient à leur sort et ceux qui luttaient jusqu'au bout pour survivre. Il y avait des révoltés qui refusaient de se plier à la discipline et des spécialistes de la débrouille qui réussissaient toujours à se procurer argent, tabac, alcool. Certains fabriquaient des objets qu'ils revendaient, d'autres s'occupaient à rêver d'évasion, à peindre ou à faire des vers.

Au terme de leur peine, la situation des «libérés» n'était guère enviable. Obligés de résider en Guyane pour un temps au moins égal à celui de leur peine, sans travail et sans ressources, ils se retrouvaient, pour la plupart, à vivre dans la brousse ou à mendier en ville.

Dans les années 20, un mouvement d'opinion s'est développé en faveur de la suppression du bagne. L'Armée du Salut s'est mobilisée. Des pamphlets ont paru dans la presse sous la plume de journalistes célèbres, faisant le procès de ce système pénitentiaire barbare et archaïque. Sous la pression de l'opinion, deux séries de décrets furent successivement adoptés, en 1925 et 1929, visant à améliorer le sort des condamnés. En 1938, Daladier prononça officiellement la suppression du bagne. Les derniers bagnards de Guyane ont été rapatriés en 1953 vers les prisons de la métropole, pour y finir de purger leur peine. Les pénitenciers guyanais fermèrent alors définitivement leurs portes.

A partir de cette date, la citadelle de Saint-Martin est devenue un centre de relégation jusqu'en 1970, année où ce statut fut aboli. Elle abrita aussi des prisonniers politiques, notamment pendant la guerre d'Algérie.

Les pratiques pénales ont évolué. On n'envoie plus au bagne, on punit de privation de liberté. La citadelle de Saint-Martin-de-Ré a conservé sa vocation. Maison centrale pour la région pénitentiaire de Bordeaux (Aquitaine, Limousin, Poitou-Charentes), elle accueille environ 470 détenus, condamnés pour la plupart à de longues peines. Soleil et ombre, l'île de Ré a deux visages, et la plus grosse entreprise de l'île, contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, n'est pas un hôtel, mais une prison. ■

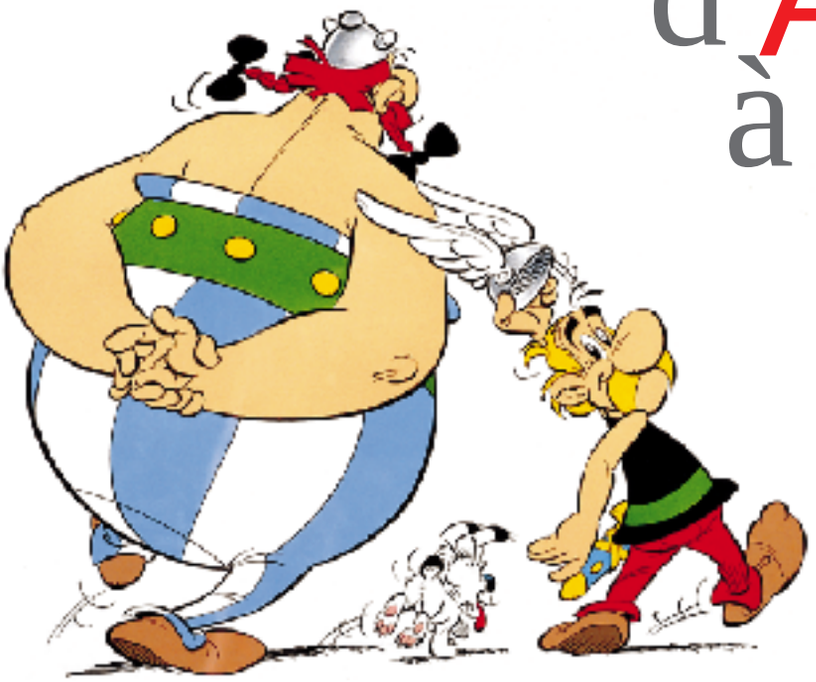
Portraits du bagne

EUGÈNE DIEUDONNÉ, jeune ébéniste aux idées libertaires. Impliqué dans une agression commise par Bonnot et sa bande, il clame son innocence. Condamné, puis grâcié, il est envoyé en Guyane en 1913. Deux tentatives d'évasion, une troisième réussie. En 1927, après une longue cavale, il rejoint le Brésil. Plus tard, il rentre en France, où il s'installe à Paris comme artisan.

HENRI CHARRIÈRE, dit Papillon. Evoluant dans les milieux du proxénitisme parisien, il est accusé d'un meurtre et condamné au bagne à perpétuité. Dans le récit qu'il a fait de son séjour au bagne, et qui l'a rendu célèbre, il se présente comme un révolté, un justicier, un roi de l'évasion. Il semble qu'il se soit inspiré d'aventures vécues par d'autres forçats, car lui-même n'avait sans doute pas l'étoffe d'un héros. Au bagne, c'est un «planqué». On dit même que c'est grâce à ses relations dans la police qu'il fut nommé, dès son arrivée en Guyane, au poste très envié d'infirmier à l'hôpital de Saint-Laurent-du-Maroni.

MANDA, amant de «Casque d'Or», et Leca son rival, «Apaches» de l'Est parisien. Se retrouvent tous deux au bagne en Guyane en 1902. Leca ne capitule pas, il réussit à s'évader, et se fait abattre par des chercheurs d'or. Manda, lui, se résigne à son sort. Il s'amende, apprend à soigner les malades et finit infirmier-chef.

d'Astérix à *Cléopâtre*



Les aventures mouvementées d'Uderzo à Angoulême se terminent évidemment bien puisque le musée de la bande dessinée lui consacre une grande exposition cette année. Autre clin d'œil à l'histoire : «Toutan'BD», l'Egypte dans la bande dessinée

Ci-dessus, le dessin d'Uderzo pour l'affiche de l'exposition à Angoulême, jusqu'au 27 septembre. Tél. 05 45 38 65 65

En 1965, Astérix le Gaulois avait déjà visité Lutèce (dans *La Serpe d'or*), affronté les Goths, et joué au cirque avec des gladiateurs romains. Puis, à la suite d'un défi avec leur pire ennemi, Astérix et Obélix doivent faire le tour de Gaule et rapporter «des spécialités de chaque région». C'est là que Goscinny commet sa première bévue : pour éviter à ses personnages la province du Poitou et a fortiori la ville d'Angoulême, il fait prendre à ses héros le bateau à Burdigala (Bordeaux) pour rejoindre directement l'Armorique !

De son côté, le dessinateur Uderzo mit un point d'honneur pendant des années à ne pas se montrer dans les bulles du salon de la BD[1]. A vrai dire, il n'avait jamais été invité. Le village charentais peuplé d'irréductibles bédéphiles allait pourtant recevoir officiellement en janvier 1998 ce maître de la BD. Les 25 ans du festival ont permis de réparer l'outrage, et Astérix, ses amis et son papa graphique sont (enfin !) venus à Engolisma pour inaugurer la très belle et très complète exposition qui leur est consacrée : 450 m″ offrant un grand nombre de planches originales d'Uderzo, de ses débuts à ses travaux d'aujourd'hui, coup de chapeau mérité à cet homme de 71 ans qui garde toujours le même enthousiasme pour son art (même s'il se prétend plus artisan qu'artiste).

Des démystificateurs mythiques

L'Express s'empare dès 1966 du «phénomène Astérix» dont le contenu tant graphique que verbal vaut à la BD une reconnaissance de la part des adultes. Pourtant Astérix est né en 1959 dans les premières pages de *Pilote*, alors dirigé par Goscinny et Charlier. A cette époque, Uderzo dessine déjà *Oumpah-Pah* (scénarios de Goscinny) et s'attelle à la série d'aviation *Tanguy et Laverdure* (scénarios de Charlier). Astérix prend sa vitesse de croisière en 1962 avec *Astérix Gladiateur*. Les auteurs réalisent alors combien le public aime les jeux de mots. Ils apparaissent comme un des aspects majeurs de la série, et on commence à lire Astérix *parce qu'il y a* des jeux de mots ; on se remet à le relire *parce qu'*on sait qu'on a dû en laisser échapper lors de la première lecture. Doubles sens et second degré fondent la nécessité d'une relecture et assurent à Astérix sa légitimité culturelle.

Les faiseurs de potion ludique

Mais revenons un peu sur les deux héros. Astérix / astérisque : du signe typographique en forme d'étoile, Astérix (l'as des risques !) est devenu une étoile de la BD. De la «petite étoile» latine (asteriscus), le personnage gaulois a également gardé la petitesse. Mais la petitesse du héros, c'est là toute sa grandeur ! Astérix est un guerrier vif, rapide et intelligent, un homme d'esprit ! Obélix est au contraire un homme de pierre. L'obélisque est d'ailleurs un monolithe quadrangulaire, ce qui n'est guère typique de la Gaule ni propre à décrire les rondeurs du célèbre acolyte ! Mais Obélix est bien plus qu'un monument de pierre, c'est un constructeur de menhirs. Comme eux, il est taillé dans la masse,

Didier Quella-Guyot

tenant plus du rocher que du bel obélisque de Louxor. C'est toutefois à l'occasion de son voyage en Egypte que son nom sera le plus adapté. Là-bas, ces personnages à gros nez peuvent vérifier l'existence d'autres gros nez, celui du Sphinx, celui de Cléopâtre !

Les «anacrobaties»

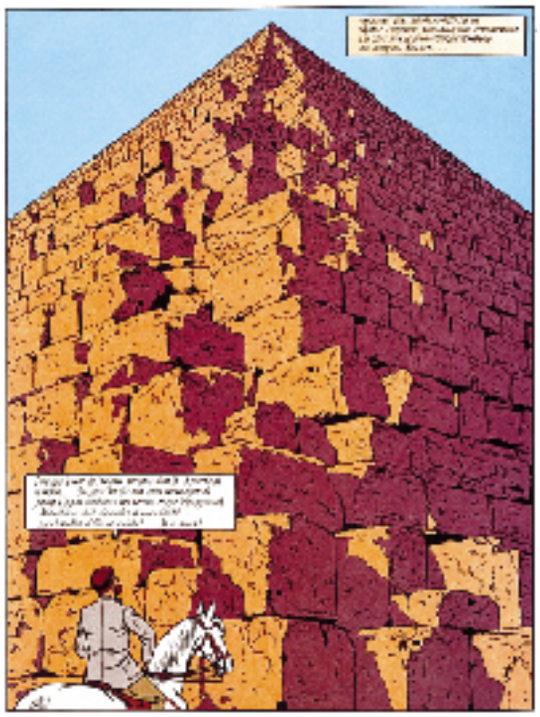
Outre les jeux de mots, la série doit une partie de son succès au joyeux charivari anachronique auquel s'amuse Goscinny. La plupart de ces tours de magie «anachrobatiques» consistent à annexer les noms, les expressions, les chants. Les noms gaulois se terminent tous en «-ix», construits sur le modèle «Vercingétor-ix». Ils signifient quelque chose et ne sont pas de simples jeux phoniques. Les dénominations romaines imitent la latinité par la finale en «us» pour les personnages (Sacapus, Gracchus Plaindastus...), et les finales en «um» pour les camps romains (Petibonum, Babaorum...). Il y a ainsi une «latinisation» du vocabulaire moderne, et non l'inverse ! Cela permet des clins d'œil, par exemple à Alain Saint-Ogan et à ses personnages de bande dessinée avec le Romain «Ziguépus».
Par ailleurs, en modifiant des expressions consacrées ou en remplaçant ici et là un mot actuel par un mot renvoyant aux cultures gauloise ou latine, c'est un nouveau monde qui se crée, un monde qui se situe dans les faubourgs du monde gallo-romain, un univers certes nourri d'anachronismes mais également uchronique et utopique.

Le réalisme caricatural

L'exposition associe pourtant aux planches d'Astérix près de 70 objets d'époque gauloise rassemblés avec l'aide du musée national des arts et traditions populaires de Paris[2] et du musée archéologique de Saintes, des objets d'origine gauloise qui affrontent leur imagerie. L'intérêt est double : d'ordre historique d'une part en démontrant que cette BD caricaturale n'a jamais totalement écarté la vraisemblance documentaire ; d'ordre pédagogique d'autre part en montrant côte à côte dessins et objets modèles.

Gogoscinny et Uderzozo

L'exposition est en ceci très complète qu'elle offre aux visiteurs des interviews filmées des auteurs[3], des objets dérivés (de collection). Enfin, symboles attachants, la machine à écrire de Goscinny, une Royal, est là aux côtés de la table à dessin d'Uderzo.
Un des intérêts de cette exposition tient aussi à



Blake et Mortimer : Le Mystère de la grande pyramide, *T. 1, p. 50, par Edgar P. Jacobs, éd. Blake et Mortimer.*

la qualité des documents, soulignant ainsi la recherche et l'exigence qui président à la création d'une BD. Goscinny rédigeait ses scénarios d'une manière extrêmement claire et précise, ce qu'Uderzo appréciait beaucoup : *«Avec Goscinny je n'ai rien à modifier, parce qu'il n'y a rien à jeter dans ses scénarios. La seule chose que je me permets de faire, c'est de glisser parfois un petit gag visuel*[4]». Les étapes du travail de Goscinny et Uderzo sont parfaitement mises en évidence et prouvent à leurs lecteurs et à leurs détracteurs qu'ils ne les ont jamais pris ni pour des gogos, ni pour de vulgaires zozos.

Astérix, Cléopâtre... et l'Egypte dans la BD

Parce que l'actualité d'Astérix y invite, il faut enfin signaler l'exposition «Toutan'BD, l'Egypte dans la bande dessinée», inaugurée en mai dernier et qui se tient jusqu'au 20 septembre 1998. Elle présente tous les avatars des rapprochements «Egypte et BD» et de la fascination exotico-mystique : du célèbre *Mystère de la Grande Pyramide* (Jacobs) à *La Femme piège* (Bilal) en passant par *Papyrus* ou la rencontre mémorable d'Astérix et de Cléopâtre.
Par Toutatis et par Horus, que voilà une belle occasion de voyager dans le temps et de découvrir la belle et forte histoire de la bande dessinée mondiale ! La Gaule, Rome, l'Egypte, etc., tout cela à Angoulême, sur les rives de la Charente où s'activaient autrefois les usines de papier à cigarette[5]... du Nil. ■

Dans le cadre de «L'été égyptien à Angoulême», deux expositions sont présentées jusqu'au 20 septembre : «Toutan'BD, l'Egypte dans la bande dessinée» au musée de la BD, et «La publicité à l'égyptienne» au musée du papier.
Un catalogue – *L'Egypte dans la bande dessinée* – a été publié par le CNBDI et le CRDP de Poitiers, 128 p., 110 F.

1. En fait, Uderzo vint quand même deux fois à Angoulême, deux visites éclair, l'une en 1985 «piégé» par Jack Lang pour se voir remettre le Grand Prix des arts graphiques, l'autre en 1995 pour l'exposition consacrée à son ami Charlier.

2. L'exposition d'Angoulême reprend d'ailleurs le concept d'une précédente exposition qui s'était tenue en 1997 dans ce musée.

3. Le CNBDI a édité une vidéo de 52 mn dans laquelle Uderzo raconte son itinéraire.

4. *Uderzo, de Flamberge à Astérix*, pp. 177-181. (Ed. Philipsen, 1985, 270 p.).

5. Aujourd'hui musée du papier. Tél. 05 45 92 73 43 (*L'Actualité* n° 30)

A La Rochelle, le musée du Nouveau Monde expose ses collections du photographe E. S. Curtis

Le tribut *d'Edward Sheriff Curtis* aux Indiens

Un coin du monde où nous avons tout perdu : fierté, honneur, noblesse. Où la parole de l'homme blanc cent fois donnée, cent fois trahie, agonisait de ses perversités et de ses mensonges. Où d'insoutenables massacres s'inscrivaient à jamais dans la mémoire de notre terre.

Une de ces histoires maudites dont l'homme ne sort jamais vivant, en tous cas jamais aussi vivant. Et toutes les tentatives pour se dégager de l'ornière ne sont rien, ne sont plus rien qu'éternels regrets tracés à la hâte sur la vaste tombe de tout un peuple. La haine et la convoitise, jusqu'à exterminer trois millions de bisons au début des années 1870 pour affamer mortellement les populations indiennes, ont eu raison des Apaches, des Navaho, des Assiniboin, des Sioux, des Apsaroke, des Winnebago, des Piegan, des Cheyennes, des Arapaho, des Hopi, des Mohave, des Shoshonean, des Comanches, des Cree, des Wichita et de beaucoup, beaucoup, beaucoup d'autres tribus...

Il ne reste que deux cent cinquante mille Amérindiens dispersés sur tout le territoire des Etats-Unis, chassés de leurs terres, errant dans les réserves quand Edward Curtis (après certains de ses aînés dont le photographe Adam Clark Vroman) s'intéresse à leur culture et décide d'en faire le centre de sa vie d'ethnologue et de photographe.

Edward Sheriff Curtis naît dans le Wisconsin, près de White Water, en 1868, quatre ans après le massacre des Cheyennes à Sand Creek. Il grandit au cœur du territoire des Winnebago et des Chippewa. Le vent, les nuages, la lumière, les grands espaces, les longues balades à cheval et en canoë avec son père prédicateur enchantent sa jeunesse. Très tôt il marque un vif intérêt pour la photographie et fabrique lui-même son propre appareil de prise de vues dont il apprend le maniement dans quelques traités populaires de l'époque.

Après la mort prématurée de son père, il s'installe comme photographe à Seattle où il se bâtit une solide réputation de paysagiste et de portraitiste de studio.

Il a 22 ans quand survient l'irréparable drame de Wounded Knee où l'armée américaine anéantit hommes, femmes et enfants de la tribu des Lakota. C'est le coup de grâce pour la culture indienne.

«Papago girl» Cette image (ci-contre) compte parmi les 262 héliogravures du fonds Curtis au musée du Nouveau Monde de La Rochelle. Le musée en présente une partie jusqu'au 31 octobre.

Fasciné par cette culture malgré un certain nombre de préjugés défavorables à son égard – point de vue majoritairement cultivé par les mentalités de l'époque – et une formation scolaire rudimentaire, il apprend à connaître les Indiens de la Prairie et passe avec eux un été complet, accompagné d'un ami anthropologue. Naît alors l'idée (vers 1903) d'une vaste documentation qu'il consacrerait aux tribus indiennes, à leurs coutumes, leur religion, leur mode de vie, leurs légendes...

Il met en œuvre son projet et trouve tout juste les fonds nécessaires. Chaque campagne dure plusieurs mois. Il travaille seize heures par jour, loin de sa famille, parcourant des régions souvent dangereuses, par tous les temps, sous tous les climats, obligé de parlementer avec *«des hommes pour qui le temps, l'argent, l'ambition n'ont aucun sens mais pour qui un rêve ou un nuage dans le ciel change le cours de la vie»*. On ne choisit pas l'emplacement du campement d'hiver, on l'établit là où les chevaux s'arrêtent pour paître !

Quand Edward Curtis commence à photographier les Indiens il est déjà trop tard, bien trop tard. Les populations indiennes décimées, ravagées par la guerre, affaiblies par les maladies, terrassées par la faim sont consignées dans les réserves. Les traditions se perdent, les chants, les danses, les costumes sont sur le point de disparaître. Geronimo, le redoutable chef Apache, fait déjà partie du spectacle.

Qu'importe! Curtis trouve dans ce peuple une grandeur et une noblesse qu'il cherchera toujours à mettre en évidence et poursuit son objectif. Après quelques déboires avec certains chefs, Curtis se fait admettre peu à peu dans les tribus qui prennent progressivement très au sérieux son travail et finissent par soutenir son entreprise de sauvegarde de leur mémoire et de leur culture. Pendant près de trente ans, il sillonne les Etats-Unis et réalise 40 000 pho-

● Marc Deneyer

«Mes jeunes gens ne travailleront jamais, les hommes qui travaillent ne peuvent rêver; et la sagesse vient des rêves. Vous me demandez de labourer la terre. Dois-je prendre un couteau et déchirer le sein de ma mère ? Mais quand je mourrai qui me prendra dans son sein pour reposer ?
Vous me demandez de creuser pour chercher la pierre. Dois-je aller sous sa peau pour chercher ses os ? Mais quand je mourrai, dans quel corps pourrais-je entrer pour renaître ?
Vous me demandez de couper l'herbe, de la faner, de la revendre et de devenir riche comme les hommes blancs. Allons ! comment oserais-je couper les cheveux de ma mère ?»
Smohalla (vers 1850)

tographies dans 80 tribus. Il enregistre sur des rouleaux de cire (système Edison) de la musique et plus de 10 000 chants, et en fait établir les partitions. Il réalise aussi le tournage de plusieurs scènes de danses traditionnelles dont la danse du serpent chez les Hopi, dans laquelle il n'hésite pas, après s'être conformé à la lettre au sévère rituel imposé par la coutume, à se glisser un serpent venimeux entre les dents. Malheureusement, les besoins d'argent se font plus pressants à chaque campagne. Rien n'est simple et Curtis fait appel à J.P. Morgan père et fils, magnats du chemin de fer, ce «progrès de la civilisation», qui avait motivé en bonne partie l'extermination des Indiens et des bisons ! Les fonds sont de plus en plus difficiles à récolter. Il mène pourtant à bien l'essentiel de son travail : entre 1907 et 1930, il publie les 20 volumes d'une encyclopédie qui «couvre» toutes les tribus des territoires des Etats-Unis situés à l'ouest du fleuve Mississippi.
Epuisé physiquement et psychiquement, Curtis meurt en 1952 en Californie.
Edward Curtis avait une approche très pictorialiste et humaniste de la photographie et de la mission qu'il se proposait d'accomplir, allant décidément à l'encontre du document scientifique objectif, qu'il eût pourtant été facile d'obtenir à partir de l'extrême précision de ses plaques de verre originales. Dès le départ, pour sa grande publication *The North American Indians*, en 20 volumes il utilise l'impression en héliogravure. Un procédé photomécanique très utilisé à l'époque qui, grâce à l'intervention experte d'artisans hautement qualifiés, permet de donner libre cours à l'interprétation : dramatiser un ciel en y rajoutant quelques nuages, nimber certains portraits d'une lueur mystérieuse, effacer quelques objets «hors contexte», adoucir des ombres. Curtis veut interpréter. Pour lui, pour la postérité. Sous ses yeux, la culture des Indiens se meurt. Il cherche à rendre cette fin moins inutile, plus poignante.
Les grands espaces se glissent jusqu'à nous alimentant nos rêves d'aventure et de découverte. Il les met à notre portée, les apprivoise, nous les «redessine» plus romantiques, plus songeurs, moins hostiles. Les images sont simples, méditatives, toujours caressées du même œil bienveillant.
Nous voilà face à ces Indiens pour lesquels Curtis a tant de respect, tant d'admiration. Ils portent tous les mystères, toutes les légendes, tous les secrets. Presque tous sont nobles, fiers. Les regards, même embrumés des malheurs de l'histoire, n'en demeurent pas moins directs, pénétrants, parfois hautains, jamais fuyants. La lumière – Curtis photographie nombre de ses modèles dans une tente spécialement aménagée pour réaliser ses portraits – est toujours idéale et glisse sur les visages soulignant la souffrance, la douceur, la sagesse ou le dédain. Le fond sombre, animé quelquefois par le photograveur, en alourdit encore l'énigme. Les guerriers sont désormais tranquilles, vaincus par les pages des livres, les femmes qui font les nattes de joncs ou qui portent les lourds fagots de bois dans la neige ne lèveront décidément jamais la tête vers nous, les invocations des esprits s'évanouissent dans les méandres de la rivière Little Bighorn.
Parfois le photographe, poussé par son désir de faire émerger le sacré avec plus d'évidence, reconstruit, réinvente une grandeur déchue allant jusqu'à revêtir certains Indiens aux cheveux courts, vêtus déjà à l'européenne, des perruques et costumes traditionnels authentiques qu'il emportait dans ses malles... Tout ceci lui sera durement reproché.
Tant pis ou plutôt tant mieux pour ces escamotages ou ces trompe-l'œil. Réglant son compte, malgré lui, à une prétendue «objectivité» désertée par le vivant, privée de l'éclat des plumes ou de la profondeur d'un regard, Curtis nous propose au prix de trente années de sa vie, avivant nos regrets voire nos jalousies, un voyage d'une infinie nostalgie au sein du quotidien d'un peuple vivant en intense communion avec la nature, dont nous nous sommes nous-mêmes exclus.
Comme si l'impuissance à trouver en nous-mêmes pareille beauté nous avait décidé à l'anéantir pour qu'elle nous devienne supportable.
Ces images nous séduisent par ce qu'elles ont de pur, de touchant et d'universel. Une émouvante invitation à respirer l'air vif des plaines et des montagnes, l'odeur des forêts, à écouter le chant des sources, à nous laisser gagner par la joie de l'air vibrant de l'aube, quand le soleil à nouveau adresse ses premiers rayons à la terre :
Voici qu'en ce jour
Soleil, ô mon père
Maintenant que tu t'es levé et tu te tiens à ton poste sacré
Cela dont nous tirons l'eau de vie
La nourriture de nos prières
Je t'en fais l'offrande,
Ta longue vie,
Ton vieil âge,
Tes semences,
Tes richesses,
Ta puissance,
Ton vigoureux esprit :
Toutes ces choses accorde-les-moi.[1] ■

1. Prière au lever du soleil. Zuni. *La Terre durera toujours*, Le Seuil, 1997

«An Oasis in the bad lands», 1905. Cette photo a été prise dans le Dakota du Sud. L'homme est le jeune chef Red Hawk (Faucon Rouge).

Lettre à Edward S. Curtis

Je sors de votre magnifique exposition qui se tient actuellement au musée du Nouveau Monde à La Rochelle. Je ne sais comment vous dire mon admiration pour votre travail. J'ai été réellement transporté de voir comment d'une part vous avez su vous effacer devant la noble cause que vous avez choisi de défendre et d'autre part comment votre présence secrète et l'admiration que vous portez aux tribus indiennes transparaissent dans chacune de vos photographies, leur donnant une densité, un poids, une charge émotionnelle difficile à exprimer au moyen des mots.

Je ne puis imaginer une telle ferveur pour le peuple indien, ses traditions, ses coutumes sans vous prêter une foi profonde en Dieu et en la nature. Il ne m'appartient pas d'aller plus loin et de nommer ce Dieu, ce Wakonda, ce Grand Manitou ou ces convictions sans nom véritable qui vous habitent. L'important est-ce d'ailleurs de leur trouver un nom ?

Nous avons tous en nous ce besoin de regarder au-delà des choses et des êtres, et de désaltérer notre âme aux sources vives qui jalonnent notre route. Peu importe le continent, le pays ou le siècle par lesquels passe cette route.

La vôtre passe par ces paysages grandioses de votre Amérique, par ces regards confiants tragiquement abusés par l'histoire, par ces fiertés domptées par le sang et la haine, et dont vous avez décidé de ne retenir que la force intérieure et la beauté des vies, si proches de la nature.

Même si tout de ces vies ne semble pas heureux ou paisible, l'essentiel, le cœur même de celles-ci bat au rythme des jours et des saisons de Dieu au point de ne pouvoir imaginer qu'il en puisse être autrement pour d'autres hommes.

Mais je m'attarde et me surprendrais si je n'y prenais garde à vous presser de mille questions sur la vie et le destin tant vos photographies nous y invitent, peut-être aussi pour avoir l'illusion de passer quelques minutes de plus en votre compagnie. A toutes ces questions enfouies au fond du cœur de chacun, vos frères indiens, j'en suis sûr, apportent depuis longtemps leurs silencieuses réponses.

Permettez que je vous adresse, en terminant, mes plus vifs éloges, dans la mesure ou ceux-ci peuvent vous être agréables, pour le choix de l'héliogravure pour vos tirages : la surface idéalement mate des images et l'encrage sépia confèrent à tous les portraits, les paysages ainsi qu'aux autres scènes une atmosphère de secret, de discrétion, de respect qui permet à chacun d'y revivre, à son rythme, à la mesure de son propre engagement, ne fût-ce qu'un peu de ce qui s'y est vécu.

Pour tout cela et pour tous les sacrifices consentis pour mener à bien votre magnifique travail, veuillez accepter, cher Monsieur Curtis, ma plus sincère reconnaissance.

Marc Deneyer

Les mal sentants de la foi

Dès le XVIe siècle et durant près de trois siècles, l'histoire des protestants est ponctuée par les guerres et les persécutions. En Poitou, Aunis et Saintonge, les luttes pour célébrer librement le culte seront particulièrement virulentes

Ci-dessus, baptême au «Désert», au Chaillou près de Lezay, le 15 juillet 1928.

Dans la presqu'île d'Arvert, la Saintonge et le sud des Deux-Sèvres, des enclos et des tombes isolés témoignent de l'intolérance dont furent victimes les protestants. Pour la plupart à l'abandon, seuls les ifs ou les cyprès signalent leur présence. Pendant près de trois siècles, ces «mal sentants de la foi» ont souvent dû enterrer leurs morts sur des terres privées, au fond d'un jardin ou à l'orée d'un bois, *«le matin à la pointe du jour ou le soir à l'entrée de la nuit»* (*L'histoire du Poitou protestant*), sans cortège ni cérémonie. L'église catholique leur refusait l'accès de la terre sanctifiée par les bénédictions des prêtres. En 1598, l'édit de Nantes accorde le droit aux protestants d'avoir un cimetière. Droit supprimé à la Révocation, en 1685. Les cimetières et les temples sont détruits. Il faudra attendre la Révolution française pour que chaque culte possède son propre lieu d'inhumation. Dans certaines paroisses, l'unique cimetière sera séparé par une haie ou un mur pour distinguer chaque religion.

Les troubles opposant catholiques et protestants commence dès le début du XVIe siècle. Luther, prêtre allemand et docteur en théologie, grand initiateur de la Réforme, s'insurge contre les privilèges et les abus de l'Eglise, considère que l'homme est pardonné par sa foi au Christ et insiste sur la gratuité de la foi. Il publie ses thèses en 1517. La Bible doit être le seul fondement de la foi. En ce sens, l'imprimerie joue un rôle majeur dans le développement de la Réforme.

Pour les protestants, l'instruction est la meilleure arme pour faire accepter leur culte. Ils se battent pour l'enseignement laïque et l'école pour tous ; une démarche qui va dans le sens de la nécessité pour chacun de lire et de comprendre la Bible dans sa langue. Riches ou pauvres, filles ou garçons, les enfants doivent être instruits. L'école étant au XVIe siècle le monopole de l'église catholique, les protestants font la classe chez des artisans et délaissent peu à peu l'enseignement de l'église dominante. Chaque femme se fait institutrice en sa maison. Ensuite, des collèges sont construits à Niort, Melle, Couhé-Vérac, Loudun ou La Rochelle. Celui-ci, fondé par Jeanne d'Albret, mère du futur Henri IV, et l'amiral Coligny, enseigne aussi le grec et l'hébreu.

Calvin est à Angoulême et à Poitiers en 1534. Venu se réfugier dans la région, il va donner une impulsion décisive à la Réforme. Lui et ses disciples parcourent les campagnes pour prêcher. Des assemblées se tiennent dans les grottes de Saint-Benoît et de Croutelle, près de Poitiers. En Aunis et Saintonge, plutôt que l'œuvre d'un grand personnage, c'est l'élite intellectuelle qui propage les idées de la Réforme. A la fin du XVIe siècle, plus de 90% de la population de La Rochelle est protestante. Les églises «dressées» apparaissent en 1555 à Poitiers, Loudun et Châtellerault. Elles seront saccagées dès 1562, début des troubles dans la France entière. La Rochelle, où se réunissent les forces protestantes, devient leur capitale en 1568. Mais 1569 est l'année des défaites pour les protestants, Louis de Condé est battu à Jarnac et Gaspard de Coligny à Moncontour. En 1572, c'est le massacre de la Saint-Barthélemy.

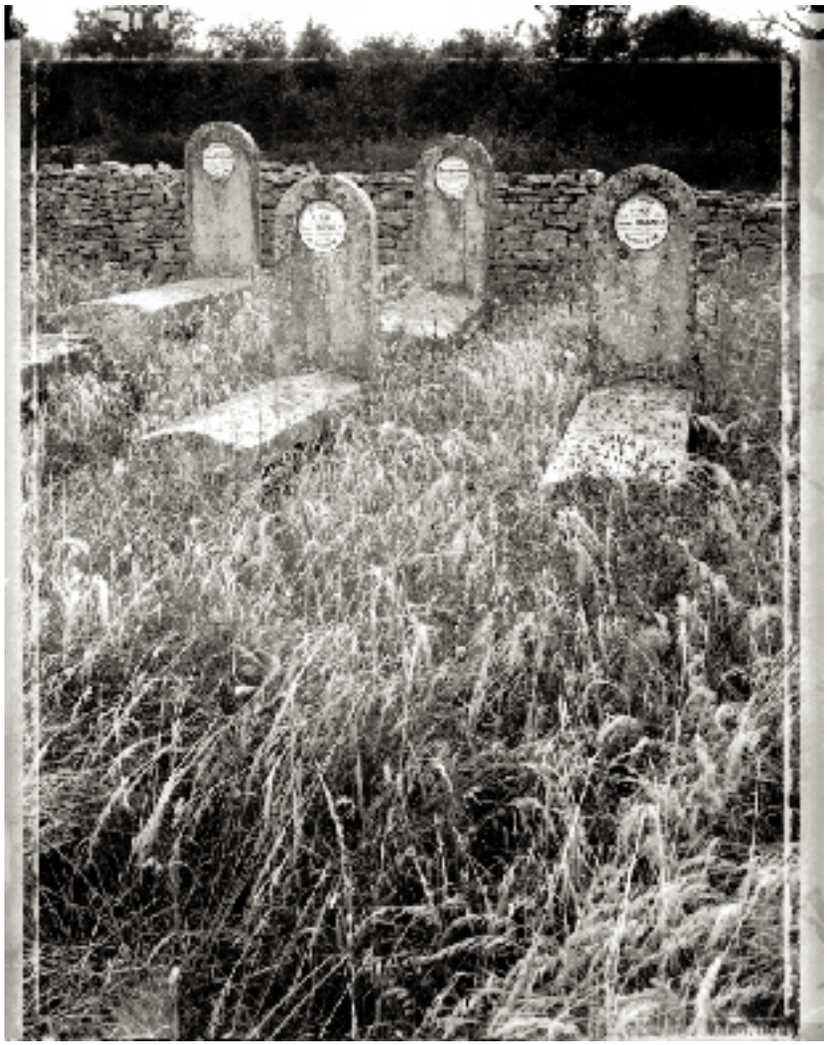
L'édit de Nantes signé fin avril 1598 par Henri IV met fin provisoirement aux guerres de religion. Il constitue la première reconnaissance de l'existence des protestants en France. Ceux-ci disposent de la liberté de culte, du libre ac-

Marie Martin
Photo Claude Pauquet

cès aux écoles et aux fonctions publiques et des cimetières leur sont réservés.
Jusqu'en 1661, date du début du règne de Louis XIV, l'édit est plus ou moins bien suivi. Le siège de La Rochelle de 1627 à 1628 montre à quel point l'édit de Nantes est insatisfaisant. Les trois quarts des Rochelais trouveront la mort dans leur lutte pour obtenir l'autorisation d'exercer leur culte à l'intérieur de la ville et non pas à la périphérie comme le proposait Louis XIII. En contrepartie, toutes la fortifications de cette ville libre tomberont.

Le Poitou terrorisé par les dragons

En 1661, les persécutions recommencent. Les premières dragonnades ont lieu dans le Poitou avant de se répandre dans toute la France. Les dragons, des soldats du roi, avaient pour mission d'obtenir des conversions. Ils assiégeaient les maisons protestantes jusqu'à ce qu'ils obtiennent des abjurations. Les protestants poitevins adressent en 1681 une requête témoignant des horreurs dont ils sont victimes : *«On a traîné des femmes par les cheveux et la corde au col ; on a donné la torture à d'autres avec des estocs ; on a lié sur des bancs, des vieillards de quatre-vingts ans ; on a maltraité leurs enfants à leurs yeux, qui venaient pour les consoler.»* (*L'Histoire du Poitou protestant*). Rien ne fait cesser la dragonnade. En 1685, le roi, qui a reçu quantités de listes de convertis, prend la décision de révoquer l'édit de Nantes. C'est le désarroi chez les protestants qui, pour obtenir un état civil, se doivent d'être catholiques. De 1680 à 1700, malgré les lourdes pénalités qu'ils encourraient s'ils étaient surpris, entre 150 000 et 200 000 huguenots préfèrent s'enfuir vers l'Angleterre, les Pays-Bas ou l'Allemagne. D'autres choisissent de rester et de résister.
Alors que les dénonciations et les répressions des intendants continuent, dès 1697, les plus courageux se donnent rendez-vous la nuit, dans les bois ou dans d'autres lieux reculés pour célébrer la Sainte Cène. Ce sont les assemblées du «Désert», appelées ainsi en mémoire des souffrances endurées par le peuple d'Israël à sa sortie d'Egypte.
Les méreaux, sorte de jetons, servent de signe de reconnaissance aux protestants qui participent aux assemblées interdites. Dès 1697, le chiffre des prisonniers double, et quadruple en 1700. Des *procès au cadavre* des relaps (protestants qui, convertis de gré ou de force au catholicisme, négligeaient de nouveau leur nouvelle religion) consisteront à l'exhumation des corps que l'on salait jusqu'au jugement, après quoi on les traînait sur la claie, tout au long des villages, et on les abandonnait à la voierie, dans quelque fossé. Les baptêmes et les mariages célébrés au «Désert» seront réhabilités par l'église catholique de force.
Les protestants ont foi en leur persévérance et interprètent chaque signe (comme la fin des guerres de Louis XIV) comme un espoir de reconnaissance de leur culte.
Méprisant le danger, les assemblées continuent à se multiplier, parfois même en plein jour, à l'emplacement des temples détruits, d'abord à Couhé et à Lusignan, puis autour de Saint-Maixent et dans le pays mellois pour gagner enfin tout le Poitou. Des laïcs assurent d'abord le culte, puis, peu à peu, des pasteurs reviennent des pays du Refuge.
L'éradication religieuse entreprise par Louis XIV durera jusqu'à sa mort en 1715. Puis, sous le règne de Louis XV, l'église réformée renaît. Mais, jusqu'en 1787, date de l'édit de Tolérance signé par Louis XVI qui permet aux protestants de retrouver un état civil, ceux-ci continueront de suivre le culte clandestinement. ■



Cimetière protestant à Teillé près de Lezay, dans les Deux-Sèvres.

Entretien avec Didier Poton, professeur d'histoire moderne à l'Université de Poitiers, sur l'exil des protestants du Centre-Ouest, leurs itinéraires et la façon dont ils ont été accueillis en Europe du Nord et en Amérique

La route du Refuge

A plusieurs reprises, entre le XVIe et le XVIIe siècle, de nombreux protestants français, auxquels on interdisait de célébrer leur culte, ont préféré prendre la fuite dans des pays luthériens, calvinistes ou anglicans. Les conditions de leur départ, leurs itinéraires et la façon dont ils se sont installés puis intégrés ailleurs représentent, pour Didier Poton, professeur d'histoire moderne à l'Université de Poitiers et directeur du groupe de recherche Gerhico, des domaines de recherches encore peu exploités en ce qui concerne les protestants du Centre-Ouest.

Quelles sont les grandes vagues de départs ?

La Saint-Barthélémy crée un véritable traumatisme et, dès cette année 1572, des départs s'effectuent pour l'Angleterre. Certains protestants partent également soutenir les calvinistes hollandais en lutte contre l'occupant espagnol. D'autres s'enrôlent sur des navires. La flotte pirate protestante du littoral atlantique, notamment celle de La Rochelle, est extrêmement puissante. La guerre contre l'Espagne catholique est, en grande partie, organisée par des marins du Centre-Ouest, notamment de Marennes, de la presqu'île d'Arvert ou de La Rochelle. Cette chasse mène les capitaines de l'autre côté de l'Atlantique, et des tentatives de colonisation ont lieu dès cette époque en Amérique (Brésil, Floride).

L'édit de Nantes met fin, pour un temps, aux départs. Au moment des guerres de 1620-1630 et du siège de La Rochelle de 1628, des protestants, battus, partent en Angleterre ou aux Provinces Unies, reprennent des forces, reviennent et repartent à la suite de la défaite.

Les dragonnades, qui débutent en 1680 en Poitou, poussent de nombreux protestants à prendre la fuite. C'est le cas de Jean Migault, l'instituteur qui nous a laissé son journal. Mais le moment où les départs ont été les plus importants se situe bien entendu après la Révocation, à partir de 1685. Il va durer jusqu'en 1689 environ. Beaucoup d'entre eux sont alors persuadés qu'ils vont revenir rapidement. Mais Louis XIV instaure un système de répression qui découragera leur retour. Outre les pays qui les accueillent depuis plus d'un siècle, certains se dirigent vers l'Amérique où ils créent, entre autres exemples, la ville de New Rochelle, près de New York, et Charleston en Caroline du Sud. L'histoire de la famille Fontaine (*Mémoires d'une famille huguenote*, Bernard Cottret (éd.) Montpellier, Presses du Languedoc, 1992), originaire de Pons en Saintonge, raconte comment un père, réfugié à Londres, puis en Irlande se demande ce qu'il va faire de ses fils. Il voit les difficultés locales pour trouver de la terre et il pense à l'Amérique. Il fait construire un bateau avec lequel il manque de couler plusieurs fois, et sur place, l'un des fils fonde une très belle plantation, un autre fait du trafic de charbon entre l'Angleterre et l'Amérique, le dernier est pasteur dans une communauté protestante. Finalement, seul le père revient à Londres pour retrouver la diaspora huguenote.

Un quartier de New Rochelle se bâtit aussi près du Cap en Afrique du Sud. D'autres départs s'effectueront dans les années 1724-1725 à la suite de la déclaration royale qui promet des sanctions plus sévères encore que celles de l'édit de Fontainebleau de 1685 pour ceux qui n'acceptent pas l'encadrement catholique. Les derniers grands départs auront lieu en 1755.

Quel accueil leur réservent les pays du Refuge?

Les protestants sont bien reçus et même soutenus à Genève, mais aussi dans l'espoir qu'ils s'en aillent vite... Il y a vraisemblablement des lieux où ils ont été plus ou moins bien accueillis, tout simplement par xénophobie. En Angleterre, les églises d'Etat anglicanes se méfiaient beaucoup de ces calvinistes français qui avaient la réputation d'être un peu «républicains». Nombre d'entre eux ont été obligés de se convertir à l'anglicanisme pour s'intégrer. A mon avis, la Glorieuse

Marie Martin
Photo Claude Pauquet

Révolution d'Angleterre sera décisive pour les protestants du Centre-Ouest qui vont aider Guillaume d'Orange à conquérir le trône à la fin des années 1680. Les autorités anglaises reconnaissent l'apport qu'ils ont eu dans l'installation du pouvoir orangiste, et les protestants d'origine française s'installent définitivement. Dans les Provinces Unies, les autorités religieuses considéraient que les protestants français avaient reçu une formation théologique pas assez orthodoxe à leurs yeux. Mais sur le plan social, l'intégration s'est probablement mieux déroulée car la République était très tolérante. Une installation qui permet un brassage, un *melting-pot* intellectuel extraordinaire (un quart des picto-charentais ont probablement rejoint les Provinces Unies). Les protestants français jouent un rôle important sur le plan intellectuel. Il faut citer ici Pierre Bayle. Ce philosophe, pasteur, est à l'origine de la tolérance civile et doit être considéré comme un des fondateurs de l'esprit des Lumières.

«Environ 200 000 protestants auraient quitté le royaume. Combien auraient quitté les pays poitevins-charentais ? 30 000, 40 000 ?»

Certains pouvoirs politiques voyaient dans cette émigration la possibilité de faire revivre leurs terres, en les repeuplant. C'est le cas du Brandebourg, l'édit de Postdam étant un véritable appel aux réfugiés. Le développement de Berlin est dû à la forte population huguenote qui va véritablement faire démarrer la ville. Au XVIIIe siècle, entre 30% et 40% de la population berlinoise est française. Les protestants apportent leurs bras et surtout un savoir. Les activités artisanales, voire industrielles, vont ainsi être implantées. Dans la région de Mulhouse, des négociants protestants, des marchands du textile vont développer les industries de la cotonnade. Charleston va devenir un grand port américain du XVIIIe et met ainsi en évidence le rôle important des protestants français dans la traite négrière. Dans tout l'Atlantique, le réseau de ces communautés va participer activement à l'économie maritime.

La monarchie française interdit en revanche aux protestants de s'installer dans ses colonies, au Canada et aux Antilles. Certains y parviennent néanmoins en abjurant. Au début du XVIIIesiècle, faute de colons, certains administrateurs eurent l'idée d'autoriser les protestants à s'installer dans les colonies françaises. Il y eut même quelques cas de déportations.

Quelles sont les conséquences économiques, au plan local, du départ de nombreux protestants ?

Cela me paraît être un volet de la recherche essentiel. Il faut se mettre d'accord sur les chiffres. Environ 200 000 protestants auraient quitté le royaume. Combien auraient quitté les pays poitevins-charentais ? 30 000, 40 000 c'est-à-dire un cinquième ou un sixième de la population protestante du royaume ? Ce nombre reste à préciser. Certaines villes seraient ensuite tombées dans un marasme économique grave. Le textile dans la région de Niort et les papeteries d'Angoulême, notamment, auraient été très touchées. Il est évident que pour certaines productions industrielles et artisanales, le départ d'artisans, de maîtres et de marchands huguenots a eu des conséquences graves dans les villes qui vivaient de ces activités. Les huguenots détenaient les capitaux et le savoir-faire. Mais l'analyse reste à affiner car cela peut également être dû à un climat économique non favorable. J'ai plutôt l'impression que la politique de Louis XIV et la conjoncture économique sont responsables du marasme de la fin du XVIIe siècle et début XVIIIe, plutôt que l'émigration huguenote. D'après l'historiographie du début du siècle, le départ des huguenots aurait précipité la France dans

le déclin. Le XVIIIe siècle est pourtant un très beau siècle sur le plan économique.
Les retours sont mal connus. Les biens de ceux qui partaient étaient confisqués et confiés à une régie royale qui les affermait. En 1790, une loi redonne leurs biens aux descendants d'exilés. C'est une des premières lois de la Révolution française et on ne sait pas dans quelles conditions elle fut appliquée. L'a-t-elle été ?

Avant l'édit de Nantes, les assemblées de Châtellerault

L'édit de Nantes est le résultat de longues négociations entre Henri IV, les délégués des églises réformées, les seigneurs protestants et les émissaires catholiques du roi.

Hervé Tartarin

Pendant un an, des assemblées ont eu lieu à Châtellerault. Les protestants, en ces temps de guerres, se sentaient en effet plus en sécurité dans les villes du Sud-Ouest. Signé fin avril 1598, l'édit de Nantes fut remis aux délégués de Châtellerault qui avaient pour mission de déposer le précieux document à La Rochelle qui conservait tous les textes concernant les églises réformées.
Dans le cadre de cette commémoration, l'artiste Ben a réalisé une série d'affiches pour la ville de Châtellerault.

Le monde atlantique protestant

Les 13 et 14 novembre 1998, le Lemri (Université de La Rochelle) et Gerhico (Uuniversité de Poitiers) organisent, avec le soutien de Com'science, un colloque intitulé *D'un rivage à l'autre - Ville et protestantisme dans l'aire atlantique aux XVIe et XVIIe siècles*. L'expansion et l'implantation du protestantisme, l'importance de la ville-port et la mise en place des réseaux de part et d'autre de l'Atlantique sont les trois grands thèmes retenus. Parmi les intervenants, Louis Abenon, professeur à l'Université des Antilles, Randolph Vigne, président de la Huguenot Society de Londres, la Canadienne Leslie Choquette, Bertrand van Ruymbeck (College of Charleston) et des chercheurs américains qui feront état des études récentes sur l'installation des protestants français en Amérique du Nord.

L'édit de Nantes dans le Cognaçais

Jusqu'au 21 septembre, le musée de Cognac présente les grands événements de l'histoire des protestants de Cognac, Jarnac et Segonzac. Le «trésor» de Barbezieux, comprenant des livres longtemps interdits, des tableaux, des cartes montrant l'emplacement présumé des temples détruits et des méreaux sont aussi présentés.

La Rochelle, capitale atlantique, capitale huguenote

La tour de la Chaîne à La Rochelle a été rénovée pour accueillir l'exposition permanente inaugurée le 11 juillet 1998. Conçue par Nicolas Fauchère et Didier Poton, elle traite des aspects religieux, mais aussi de la ville de La Rochelle, notamment de ses fortifications.

Quels sont vos projets de recherche ?

L'enjeu que représente la mer entre catholiques et protestants est un terrain de recherche extraordinaire. Le Poitou-Charentes est une des régions de France où les protestants étaient nombreux. Le projet de recherche essentiel sur ces communautés doit se centrer sur le Refuge. Mis à part les travaux d'érudits, notamment celui du pasteur Rivierre auquel trois étudiants consacrent leur maîtrise cette année, aucune étude de fond n'existe sur ce sujet. Pour connaître le comportement des protestants qui partaient, il faut savoir d'où ils venaient, à quelle famille et à quelle paroisse ils appartenaient. Certains protestants suivaient leur pasteur en fuite. Il y avait des réseaux. Même si l'on s'enfuit individuellement pour ne pas se faire repérer, c'est un mouvement collectif de plusieurs dizaines de milliers de personnes qu'il faut étudier. Leur départ, d'après Jean-Pierre Poussou, un des meilleurs spécialistes français des courants migratoires en Europe, est le mouvement le plus important sur un temps si court, de toute l'histoire de l'Europe de l'époque moderne.
D'autres phénomènes passionnants restent à étudier, comme le microcosme de Marennes, région protestante vraisemblablement la plus dense du Poitou-Charentes, d'où l'on est le moins parti dans la mesure où l'on a pu continuer à vivre dans des conditions convenables sa condition de non-catholique. Je reste persuadé que la surveillance des côtes n'était, contrairement à ce que l'on a pu dire, pas si efficace que cela ; je soupçonne des intendants d'avoir laissé partir les protestants trop zélés pour ne pas avoir à les contrôler. Mais, dès le début XVIIIe, les pilotes de la région de Royan, indispensables à la marine, sont très surveillés. Ils contrôlent toutes les entrées des navires de la Gironde jusqu'à Blaye. A condition qu'ils restent raisonnables, la tolérance s'installe pour ne pas les voir partir mettre leurs connaissances au service de la marine anglaise.
Les communautés qui restent en France, contrairement à ce que l'on croyait, gardaient des contacts avec les exilés. Le long des côtes, de nombreux navires hollandais venaient chercher le sel et l'eau de vie à Marennes, dans l'île de Ré ou à La Rochelle, et repartaient avec des nouvelles. La diaspora protestante du Centre-Ouest correspondait activement à travers les réseaux commerciaux. Ce réseau fonctionnait également à Paris où les protestants de Poitou-Charentes se rendaient, notamment l'élite, pour des raisons professionnelles ou familiales.
Cette année, une étudiante a travaillé à Charleston sur l'implantation d'une communauté protestante dont les habitants sont à 60% originaires du Poitou-Charentes. L'année prochaine, une autre étudiante part à Londres pour travailler sur les réfugiés. Le Lemri (laboratoire Espaces maritimes et relations internationales) à La Rochelle et le Gerhico (Groupe d'études et de recherches historiques sur le Centre-Ouest atlantique) à Poitiers mettent en place des structures d'accueil pour envoyer d'autres étudiants dans les pays concernés. Pour suivre les familles sur plusieurs générations et connaître leur vie et leur place dans les pays où elles se sont perpétuées. ■

Les marins de La Cotinière, dans l'île d'Oléron, ont dû se battre pour continuer à pêcher le céteau, un délicat poisson vivant uniquement dans le golfe de Gascogne, devenu aujourd'hui l'une des spécialités du port

Les céteaux de La Cotinière

Cécile Poursac
Photos Sébastien Laval

Une heure du matin. La mer est particulièrement calme, cette nuit. Dans le port de La Cotinière, seules résonnent les drisses tintant sur les mâts et, quelques pontons plus loin, des voix de pêcheurs. L'*Orion*, un chalutier de 12 m, s'éloigne rapidement du quai. Une fois sorti du port, il accélère et file à 8 nœuds dans la nuit noire, vers le sud, en direction de l'embouchure de l'estuaire de la Gironde.

A bord, une journée ordinaire a commencé pour Jean-René et Didier, les frères Delouteau, qui ont débuté à 15 ans sur le bateau de leur père René. Ils partent pêcher le céteau, un fragile poisson plat, à la chair fine et blanche, qui ressemble à une petite sole et vit sur les fonds marins des Sables-d'Olonne au bassin d'Arcachon, depuis la côte jusqu'à 100 m de profondeur. De couleur brunâtre, il mesure le plus souvent de 15 à 25 cm, parfois 30 cm. Il aime les fonds vaseux et les eaux tempérées. «*La saison de pêche commence en mars,* explique Jean-René, *quand les eaux se réchauffent et que le céteau se rapproche des côtes, et elle se termine en novembre, quand il s'en éloigne et s'envase. Le céteau aime bien les eaux saumâtres, c'est pourquoi nous allons vers l'estuaire, au large de Bonne Anse.*» Il faudra presque deux heures pour atteindre la zone de pêche et Didier assure le premier quart. Jean-René descend dor-

Leslie Widmann, 27 ans, est originaire de Toulouse. Après une formation à l'Institut d'études politiques de Toulouse et une spécialisation en droit communautaire et international, elle a d'abord été chargée de mission au port de La Cotinière, avant d'en devenir la directrice du développement, également chargée de la communication. «Aujourd'hui, le céteau est devenu un produit incontournable pour les restaurateurs locaux. Avec un prix moyen de 24 F le kg, c'est un produit accessible.»

mir sur l'une des étroites couchettes. Somnoler plutôt car, en bas, le bruit du moteur a tout de celui du compresseur ! Deux heures plus tard, le chalutier ralentit, arrivé à quelques milles au large de la lumière rouge du phare de la Coubre. Le sonar indique bien 12 m de profondeur, mais pas s'il se trouve des céteaux au fond ! C'est avec l'expérience, la façon dont ont «donné» certains endroits, avec certaines conditions météo, et la tendance des saisons passées que les pêcheurs vont décider de poser le chalut. Celui-ci, enroulé au-dessus du pont arrière, est dévidé. *«Et maintenant, on va faire des ronds dans l'eau»*, plaisante Jean-René. Le filet de 20 m d'ouverture et long de 15 m sera tiré pendant deux heures, raclant le fond de l'océan. Pendant que Didier descend à son tour, il s'installe à la barre et surveille les deux câbles d'acier du chalut, plongeant dans l'eau, qui suivent, tendus à mort, les demi-tours du bateau ou ses mouvements réguliers de gauche et de droite. *«Aujourd'hui,* dit Jean-René, *on ne craint plus de se voir interdire, du jour au lendemain, de pêcher le céteau, et donc de travailler.»*

Car depuis la mise en place de la réglementation européenne, à partir des années 1970, la

pêche du céteau a été, pendant longtemps, seulement tolérée. *«On a d'abord suspecté le céteau d'être une petite sole,* expliquera plus tard Leslie Widmann, directrice du développement du port de La Cotinière. *Sa pêche pouvait alors compromettre le maintien de l'espèce. C'est une étude scientifique, menée par André Forest pour l'Ifremer en 1979, qui a démontré que le céteau est une espèce voisine, mais différente de la sole.»*

Ensuite, en 1983, à la naissance de l'Europe bleue (le régime communautaire de la pêche), on s'est aperçu que le céteau avait été oublié dans les espèces pouvant être pêchées avec les chaluts de petit maillage. Saisies du problème, les autorités européennes préfèrent fermer les yeux et conseillent aux ports producteurs de poursuivre leur activité, le plus discrètement possible. Avec l'aide des Affaires maritimes, le comité local de pêche élabore donc sa propre réglementation, qui n'a aucune valeur juridique. Mais les pêcheurs de La Cotinière ont fini par en avoir assez d'être à la merci du bon vouloir de l'administration.

«Il y a quatre ans, raconte Leslie Widmann, *nous avons commencé à travailler à plusieurs niveaux. Une étude a établi que le céteau représentait plus de 30% du chiffre d'affaires pour les petits chalutiers polyvalents de La Cotinière. Nous avons aussi démontré que les volumes de pêche étaient les mêmes depuis longtemps et que l'espèce n'était pas menacée par le niveau de capture. Nous avons également proposé d'embarquer à bord des scientifiques pour prouver que les pêches accessoires – les autres espèces ramenées dans les chaluts – étaient bien, en moyenne, inférieures à 10%. Par ailleurs, nous avons mené, en 1996, une grande action de promotion du céteau, parrainée par le célèbre restaurateur Jacques Le Divellec.»* Les pêcheurs de La Cotinière gagnent ainsi leur crédi-

bilité et fin 1997, avec le vote de la nouvelle loi d'orientation sur la pêche, le céteau est officiellement reconnu parmi les espèces pêchées avec les petits maillages. *«Aujourd'hui,* précise la directrice du développement, *le port de La Cotinère assure plus de 50% de la production nationale. Celle-ci se vend à 40% à moins de 100 km, à 40% en Espagne et à 20% vers les marchés de Paris, Nantes ou Toulouse.»*

A bord, quatre heures et demie du matin, les visages se tendent tandis que remonte le filet. Jean-René et Didier défont les nœuds du «cul» de chalut, le contenu se répand pêle-mêle sur le pont et recouvert de vase : beaucoup de céteaux bien sûr, quelques soles, et une multitude

d'étrilles, de minuscules poissons ou étoiles de mer. En moins d'une heure, tandis que le filet est remis à l'eau, les deux marins auront tout trié, à genoux sur le pont, séparant les céteaux en deux tailles et rejetant le reste à la mer, ils auront nettoyé les poissons à grand jet et rangé impeccablement, deux par deux, les plus grands d'entre eux.

A la criée de La Cotinière, les petits céteaux se vendent 10 F à 18 F le kg, et les grands 20 F à 60 F le kg

Mais le premier coup de chalut n'est pas très satisfaisant et les pêcheurs décident d'aller sur une zone remplie d'algues, peut-être plus propice. Trois autres coups de chalut sont remontés avant midi.
«Après une période de mauvais temps, dit Jean-René, *on peut remonter 400 kg de céteaux en un coup de chalut.»* Cela ne veut pas dire non plus que la journée est gagnée, car les prix de vente à la criée sont toujours aléatoires. *«Cela peut aller de 10 F à 18 F le kg pour les petits et de 20 F à 60 F le kg pour les grands. Il y a quelques années, en pleine crise, le petit céteau s'est vendu à 1 F ou 2 F le kg.»* Et, pour la plupart des chalutiers, il faut assurer au moins quelques milliers de francs de vente par jour pour le paiement des traites et l'entretien du bateau, les charges et les salaires des marins. Jean-René et Didier, qui travaillent six jours sur sept, été comme hiver, estiment sortir en mer environ 290 jours par an. Quand on a compté 52 dimanches, les journées de trop mauvais temps, d'avaries du bateau ou de simple entretien, il reste bien peu pour d'éventuelles vacances. *«Quel avenir y a-t-il pour un jeune pêcheur,* s'interroge Jean-René, *quand on sait qu'un chalutier coûte plusieurs millions de francs ?»*
Pour assurer le reste de la journée, il décide d'aller pêcher la grosse crevette grise. En deux coups du chalut approprié, 75 kg de crevettes seront remontés. Mais le tri relève de l'exploit !
Dans les deux premières poches du chalut, il y a à peu près autant de «culs-nuls», de minuscules poissons transparents, que de crevettes. Et la dernière poche ramène un invraisemblable stock d'étrilles, d'étoiles de mer ou de coquillages morts, où se cachent les crustacés recherchés. Pourtant, les crevettes seront triées une à une, à la main, avant l'arrivée au port, pour la criée de 16 h. Ce jour-là, Jean-René et Didier ont aussi ramené 300 kg de céteaux, qui se sont vendus à 13 F/kg pour les petits et à 25 F/kg pour les grands. Vers 18 h, ils sont rentrés chez eux. Cette nuit, à une heure du matin très précise, l'*Orion* quittera à nouveau La Cotinière pour sa journée de pêche. ■

Le pari Sycocrus

Le port de La Cotinière est la 11e criée nationale. Quelques chiffres : 80 chalutiers, dont 35 petits chalutiers polyvalents, 4 112 t en 1997, pour un CA de 121 MF, dont 421 t de céteaux (8 MF). Pour développer le marché de la petite langoustine, glacée pendant la sortie en mer pour la conserver jusqu'à trois jours, mais qui se vend mal, le port s'équipe d'un système expérimental, Sycocrus, destiné à maintenir les langoustines vivantes à bord. Sans conservateur ni produit chimique, Sycocrus consiste à brumiser de l'eau de mer entre 3° et 4°, pour faire «hiberner» les crustacés. L'investissement est lourd – environ 250 000 F par bateau – et il faut que les mareyeurs soient prêts à payer plus cher ce nouveau produit. Les premiers résultats seraient encourageants.

L'agenda de l'été

«La peau», prototype d'objet en fonctionnement, et «La valse hystérique», de Fabrice Hybert, le 1er mai 1998 au Confort Moderne, lors de l'inauguration de l'exposition Hybert Diététique. A Poitiers jusqu'au 30 octobre

Jean-Luc Terradillos

Expos
Musées
Musiques
Festivals
Sites
Livres

Tony Soulié dans le marais Poitevin

Artiste voyageur sous toutes les latitudes, Tony Soulié s'est aussi arrêté dans le marais Poitevin, à l'invitation de Michèle Guitton. De son séjour dans le marais mouillé au printemps dernier, l'artiste a retenu des lumières, des mouvements, des atmosphères. Déjà exposées au temple de Chauray en mai, ses peintures et photos peintes seront présentées, du 5 au 22 octobre, en l'église Saint-Savinien de Melle avec un ensemble d'œuvres antérieures. Renseignements : tél. 05 43 27 24 51

Melle et la bête

Cet été, la ville de Melle accueille pour la nouvelle édition de Romanes 98 des bêtes de toute nature. Ce bestiaire gravé, peint, sculpté est une vraie arche de Noë dans laquelle vingt-cinq artistes contemporains sont embarqués. L'exposition Art Nimal se déploie dans les belles églises Saint-Pierre et Saint-Savinien. L'hôtel de Ménoc présente des études préparatoires des chevaux de Georg Ettl et des créatures naturalisées de Thomas Grünfeld, deux artistes qui ont créé des œuvres pour la collection du château d'Oiron. Expositions jusqu'au 30 août. Tél. 05 49 27 24 51

Exote de Georges Joussaume

Pour célébrer le 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage, la ville de La Rochelle expose au cloître des Dames Blanches un ensemble d'œuvres du peintre rochelais Georges Joussaume. Dans cette série intitulée «Exote», des corps alanguis, féminins ou masculins, blancs ou noirs, se rapprochent, de toile en toile.
Jusqu'au 22 octobre.

CONFORT MODERNE

Dans l'atelier de Fabrice Hybert

Fabrice Hybert est insaisissable. Son œuvre surprend, déroute, titille les sens et bombarde l'intellect d'influx vivifiants. Elle tient du rhizome, au sens où l'entend Deleuze, c'est-à-dire qu'elle est protéiforme, proliférante, non linéaire. Glissement de sens et déplacement de fonction, voici deux modes d'approche possibles. Le plus évident est de tester les prototypes d'objets en fonctionnement (Pof), qu'il présente au Confort Moderne.
Mais comment naissent ces objets ? Du dessin, du désir de «remouler les choses», en les augmentant de nouvelles valeurs d'usage, qu'il s'agisse d'un simple coton-tige, d'une casquette, d'un masque de plongée ou d'une robe de mariée.
L'exposition du Confort Moderne, qui rassemble une centaine de Pof, tient à la fois du grand magasin, type «hard discount», et du labyrinthe poético-linguistique.
D'ailleurs cette exposition n'est pas «finie» : Fabrice Hybert la considère comme un espace de travail. Il doit donc revenir régulièrement à Poitiers pour apporter de nouveaux Pof, en modifier certains, en dessiner d'autres, etc.
Il s'intéresse aussi aux modes de production des objets, c'est pourquoi l'idée d'un Pof peut naître en observant un process industriel, et si l'entreprise souhaite associer sa technicité à la créativité de l'artiste. Ce fut le cas, par exemple, de l'immense tapis qui recouvre la passerelle qui parcourt l'exposition. Il a été réalisé en une matinée chez Amarande, fabricant de feutre à Lussac-les-Châteaux.
C'est en visitant cette usine, contactée par Dominique Truco, responsable des arts plastiques au Confort Moderne, que Fabrice Hybert a découvert le parti qu'il pouvait tirer de cette technique. En effet, un tapis de feutre n'est pas vraiment tissé mais peigné, ce qui permet d'intervenir sur la matière même et sur la couleur pendant la fabrication du tapis. Accroupi au-dessus de la machine, Fabrice Hybert a déposé de longues mèches de fibre verte sur un feutre blanc. Résultat : des formes apparaissent au sortir de la machine, qui semblent peintes à l'aquarelle ! Plus rapide et, pour cet artiste, mieux que les tapis d'Aubusson...

Carlos Herrera

Confort Moderne, Poitiers, jusqu'au 31 octobre. Tél. 05 49 46 08 08

Jean-Luc Terradillos

CHÂTEAU D'OIRON

Comble d'inventaires

Un nouvel espace d'exposition temporaire vient d'être aménagé dans l'aile Renaissance du château d'Oiron. Située sous les combles, longue de 55 m, cette salle contient jusqu'au 30 septembre deux œuvres sérielles de Jean-Jacques Rullier et Daniel Spoerri, sur le thème de l'inventaire et de l'itinérance. Avec «25 x 6 plateaux», Jean-Jacques Rullier se réfère à notre univers quotidien. Il se livre à un travail de classement d'une collection de plateaux, selon leurs motifs décoratifs qui évoquent les souvenirs et les voyages.
Quant à Daniel Spoerri, il réunit 117 fioles d'eau des sources sacrées de Bretagne dans «Pharmacie bretonne». Les légendes liées à ces eaux sont relatées et feront l'objet d'un livre.
Tél. 05 49 96 57 42

Poitiers, 3 artistes

La Ville de Poitiers veut faire connaître des artistes qui ont choisi de vivre dans cette cité. «Poitiers, 3 artistes» présente cette année les œuvres de François Delaunay, Marc Deneyer et Philippe Untersteller. Le choix a été confié à Dominique Truco. Trois expositions monographiques, assorties de trois publications, à découvrir dans quatre lieux (Confort Moderne, musée Sainte-Croix, Maison des architectes, école des Beaux-Arts) du 10 septembre au 10 octobre.

Palette égyptienne à Saint-Savin

A la recherche de Dieu, des hommes vont se retirer dans le désert où ils vivent en ermite ou en communauté organisée. Elément marquant du christianisme en Egypte dès le IIIe siècle, ce genre de vie des moines errants fait du pays un exemple dans le monde entier. Rapidement, les moines vont se réunir en communautés minimales dans des colonies d'ermitage dispersées dans le désert. Chaque moine vit seul ou accompagné d'un disciple. Mais en 338, le désert de Nitrie contient tellement de monastères que certains moines estiment qu'ils ne «s'entendent plus prier». Ils décident de trouver une annexe, à une journée de marche, c'est le site des Kellia. Entre chaque couvent, une distance d'environ 25 mètres est respectée, afin de ne pas être gêné par la voix de son voisin.
L'austérité de l'environnement pousse les moines à décorer avec une grande exubérance les pièces les plus importantes des monastères. Ils jouent notamment sur les couleurs. Bien que les thèmes chrétiens dominent, les influences des civilisations pharaonique (avec des motifs géométriques ou de végétaux), gréco-romaine (avec des saints et des scènes historiées) et musulmane sont importantes.
L'exposition présentée au Centre international d'art mural de Saint-Savin jusqu'au 1er novembre 1998 est particulièrement dédiée à l'art pictural copte. En plus de la vingtaine de tableaux retraçant l'histoire et le mode de vie des moines, les icônes, tissus, céramiques et monnaies mettent en lumière la ligne directrice de l'iconographie copte.
La culture copte irait de la proclamation du christianisme en tant que religion d'Etat en 380 à l'arrivée des Arabes en 639 qui annonce le déclin de cette civilisation et l'enfouissement sous le sable des monastères. Il y a seulement 200 ans, Bonaparte, entouré d'une équipe de chercheurs, redécouvre cet art. Depuis trois siècles, 1 500 couvents ont été répertoriés aux Kellia.

NOUVEAU MUSÉE À ROCHEFORT

L'ancienne école de médecine navale

Créée en 1722 par Jean Cochon-Dupuy, premier médecin du port de Rochefort, l'école d'anatomie et de chirurgie de Rochefort fut la première école de médecine navale et tropicale du monde. Fermée en 1963 après avoir formé des générations d'officiers de santé, l'école a été cédée en 1986 au musée de la marine. Il a fallu huit ans de travaux et 5 MF pour restaurer le pavillon et les collections, ouverts au public le 23 juin dernier.
Au rez-de-chaussée, la salle des actes où, sous le regard des anciens directeurs dont les portraits couvrent les murs, les étudiants soutenaient leur thèse. Au premier étage, la bibliothèque, telle qu'elle était lors de son installation à cet emplacement en 1839. Riche de 25 000 volumes, c'est un ensemble unique d'ouvrages médicaux, de récits de voyages de médecins embarqués, souvent illustrés d'aquarelles. Le second niveau est un cabinet de curiosités médicales et d'histoire naturelle qui présente les chefs-d'œuvre de l'école de chirurgie : préparations anatomiques des XVIIIe et XIXe siècles, écorchés de corps humains, tableaux d'artériologie et de névrologie, et une étonnante collection de crânes de criminels, témoins de la vogue de la phrénologie au siècle dernier. Au hasard des étagères, on rencontre ainsi Renucci, «corse meurtrier», Simili, «meurtrier fou adonné à la masturbation», et les moulages des visages de Lacenaire et de Fieschi qui lança une machine infernale contre Louis-Philippe. A côté d'un ensemble d'instruments chirurgicaux anciens, les collections d'histoire naturelle conservent un ensemble de végétaux, de minéraux, de fossiles et des pièces ethnographiques ramenées à Rochefort par les chirurgiens des expéditions d'exploration.

Jean Roquecave

Ci-dessous, «Naturels de la Nouvelle-Guinée», in *Atlas de* La Coquille, *Voyage de Duperrey.*

Musée de la marine / Patrick Dantec

MUSÉE DES TUMULUS DE BOUGON

Pierres étranges d'Ethiopie

Depuis une trentaine d'années, Roger Joussaume mène des campagnes archéologiques dans la corne de l'Afrique. Le travail de ce chercheur du CNRS permet au musée des tumulus de Bougon de présenter la première exposition en France sur la préhistoire en Ethiopie (jusqu'au 30 septembre). Des reproductions d'art rupestre et des moulages de mégalithes sont exposés (lire *L'Actualité* n°40). Signalons d'autre part que le musée propose tout l'été des démonstrations de techniques préhistoriques et des ateliers d'initiation à ces techniques pour les enfants. Tél. 05 49 05 12 13

Le voyage exotique

Sur ce thème, quatre expositions sont présentées jusqu'en octobre prochain, à Rochefort : «Fromentin et l'Algérie» au musée d'art et d'histoire et «Lesson, un naturaliste autour du monde» au musée de la marine ; et à La Rochelle : «Dumont d'Urville en Océanie» au muséum d'histoire naturelle et «Le Stamboul de Pierre Loti» au musée d'Orbigny.

«L'Astrolabe *faisant de l'eau sur un glaçon. 6 février 1835»*

Les voyages de Dumont d'Urville

En 1822, Joseph Dumont d'Urville commence ses voyages de circumnavigation et explore, en compagnie de René Primevère Lesson, les côtes de la Nouvelle-Guinée, de la Nouvelle-Zélande... En 1826, avec *L'Astrolabe*, il part à la recherche de La Pérouse dont il retrouve la trace dans l'île de Vanikoro en Océanie. Ce grand navigateur accomplira trois fois le tour du monde. Les importants travaux scientifiques et les riches collections d'histoire naturelle rapportées de ses expéditions font de lui l'un des principaux «pourvoyeurs» des exceptionnelles collections océaniennes des musées français. Il recueille, entre autres, l'une des très rares statues des Gambier. Il capture une femelle de nasique dont le muséum voulait un spécimen. En Antarctique, il prend symboliquement possession de la côte qu'il longe et lui donne le nom de son épouse, la terre Adélie. Ces connaissances nouvelles furent publiées dans 42 volumes et plusieurs atlas.

Lesson grand naturaliste rochefortais

René Primevère Lesson est né en 1794 aux environs de Rochefort où il débutera ses études. Dès l'âge de dix ans, il se passionne pour la botanique. Il collectionnera toute sa vie des plantes, des papillons, des oiseaux et des échantillons de bois. A quinze ans, il entre à l'école de médecine navale de Rochefort. Deux ans plus tard, il part pour plusieurs expéditions en mer et se familiarise avec les techniques de conservation et de naturalisation des spécimens zoologiques qu'il rencontre. En attendant le voyage dont il rêve, il développe sa pratique de pharmacien, utilisant les végétaux du jardin des plantes de Rochefort où il travaille en tant que jardinier-botaniste. En 1822, il s'embarque pour un voyage autour du monde en tant que second chirurgien à bord de *La Coquille*. A son retour en 1825, il possède 254 oiseaux, dont 46 inconnus, 120 coquilles et 12 quadrupèdes, dont il a également étudié la répartition géographique. Il parvient, entre autres, à capturer quelques oiseaux de paradis. Avec Dumont d'Urville, second de l'expédition, 1100 insectes et 330 échantillons minéralogiques sont collectés, sans oublier la constitution d'un herbier de 3 000 espèces.
Les collectes de Lesson illustrent des ouvrages tels que *Histoire naturelle des oiseaux de paradis et des épimaques*. Il publie également son *Journal médical*. Lesson s'intéresse également aux «races humaines» qui peuplent l'océan Pacifique, la Malaisie et l'Australie. Il acquiert à la Baie des îles (Nouvelle-Zélande) des têtes Maori momifiées et tatouées qui fascinent les Européens.
Alors même qu'il concrétise ses travaux en écrivant et publiant 44 volumes, Lesson revient à Rochefort en 1829 où il partage son temps entre l'enseignement à l'école de médecine navale et des fonctions municipales, jusqu'à sa mort en 1849.

Eugène Fromentin, «Cavaliers arabes», musée des beaux-arts de La Rochelle

Fromentin et l'Algérie

Dans *Une année dans le Sahel*, journal édité en 1859, Eugène Fromentin analyse ainsi sa démarche de peintre : «Je veux essayer du "chez moi" sur cette terre étrangère, où, jusqu'à présent, je n'ai fait que passer... Cette fois, je viens y vivre et l'habiter. C'est à mon avis le meilleur moyen de beaucoup connaître en voyant peu, de bien voir en observant souvent, de voyager cependant mais comme on assiste à un spectacle, en laissant les tableaux changeants se renouveler d'eux-mêmes autour d'un point de vue et d'une existence mobile.»
Il ne préviendra sa famille de son premier voyage en Algérie qu'à son retour. En effet, il est fortement influencé par son père à qui il a toujours peur de déplaire et qui a prévu pour lui, une carrière juridique. C'est pourtant celui-ci qui apprend à son fils les rudiments de la peinture de paysage durant son enfance en Saintonge. Etudiant à Paris, Fromentin se forme dans l'atelier du peintre Louis Cabat, un paysagiste.
En 1846, il effectue son premier voyage en Algérie : une révélation. Contrairement aux orientalistes, son souci n'est pas l'exotisme mais la recherche d'un ailleurs hors des normes occidentales. Il expose pour la première fois au Salon en 1847 avec trois tableaux et deux vues algériennes. Puis il entreprend son deuxième voyage et se rend à Blida, Alger, Constantine, Biskra et dans les oasis du Sud. Il accumule les carnets de croquis qui lui fourniront la matière de ses tableaux entre 1848 et 1853. En 1851, apparaissent les premières séries sur le thème des caravanes. Entre 1852 et 1853, il partira, muni d'une commande de l'Etat, dans le but de réaliser des tableaux peints à des fins commerciales. Prisonnier de son image de peintre orientaliste, il séjourne plusieurs mois dans le désert. Nouvelle révélation.
Ce voyage sera pourtant le dernier. La peinture ne lui suffit plus. Il écrira alors : «Ni l'abondance, ni la vivacité de mes souvenirs ne s'accomodaient des pauvres moyens de peindre dont je disposais. C'est alors que l'insuffisance de mon métier me conseilla comme expédient, d'en chercher un autre, et que la difficulté de peindre avec le pinceau me fit essayer la plume.»
Un été au Sahara paraît d'abord en 1854 en feuilleton, puis en 1857 en volume. Ce récit raconte les étapes de Fromentin dans le désert et sa recherche de l'ultime simplicité, un dialogue avec la nature, source majeure de son inspiration.

Marie Martin

Marc Deneyer

Ci-contre,* Caranx lessonii, *dessin extrait du* Lessonia, *médiathèque de Rochefort.

Gilles Ehrmann

«Il ne faut voir en lui ni un surréaliste du banal ni un reporter de l'instant esthétique. [...] Il s'arrête avant ce que les autres prennent pour d'évidents fondements et des données premières, à savoir l'inquiétante et fixe étrangeté des images photographiques, rescapées du royaume de la mort, et la somptuosité chatoyante des grains d'argent. [...] Gilles ne soulève son appareil que lorsqu'il sent que quelque chose vient se donner, comme de soi-même.» Tels sont les mots de Jean-Claude Lemagny pour décrire l'œuvre de Gilles Ehrmann, photographe méconnu auquel l'abbaye aux Dames de Saintes consacre une exposition jusqu'au 30 septembre 1998.
A travers un chemin solitaire de par le monde, celui-ci a croisé d'autres artisans de la même quête poétique tels que Picasso, Breton, Jacques Prévert, Doisneau, Chaissac ou le Facteur Cheval.
Une monographie est publiée par la Galerie du château d'eau à Toulouse et les éditions du Temps qu'il fait.

Garouste à Châtellerault

L'Ecole municipale d'arts plastiques donne à voir cet été une série de gravures et une grande indienne du peintre Gérard Garouste. Exposition dans la galerie de l'ancien collège jusqu'au 30 août.
Rappelons que l'on peut aussi voir à Châtellerault une pièce majeure de Jean-Luc Vilmouth – «Comme deux tours» –, créée sur deux cheminées de la Manu, et qui offre une vue panoramique sur la ville.

Jérôme Fonchain

L'espace d'art contemporain de Chauvigny expose cet été les tableaux de Jérôme Fonchain, un artiste qui mixe les techniques et les matériaux (huile, acrylique, photos, etc.) pour matérialiser sa vision très libre des paysages.

FRAC POITOU-CHARENTES

Mouillé, mobile, flottant

Six cubes en verre remplis d'eau, sur lesquels une radiographie des poumons est gravée. Des pompes à air injectent une colonne d'air au centre de chaque «aquarium». Ce souffle, qui génère comme un bruit de source, anime le volume d'eau et ce qu'il porte : un bloc de carreaux de faïence blanche, exacte réplique du sol de la pièce dans laquelle on se trouve. Ce bloc qui tangue porte à son tour une chaise, une canne, un tabouret ou une échelle, soit des objets sur lesquels on cherche généralement une stabilité. Cette œuvre de Thierry Mouillé, intitulée «Le souffle comme fondation», nous pousse à imaginer une situation encore plus étrange : et si c'était le sol de toute la pièce qui flottait dans un aquarium géant ?

Claude Pauquet

Dans l'exposition du Frac, à Angoulême, Thierry Mouillé rassemble d'autres œuvres sous le titre générique de «La Fondation mouvante». Cette dénomination traduit un pari impossible : créer du solide dans un univers instable et atomisé. Ce n'est pas un hasard s'il s'est intéressé au puzzle et à toutes les déclinaisons possibles à partir de ce «jeu», jouant à la fois sur l'assemblage et l'antagonisme des éléments, sur la difficulté à raccorder les choses dans un monde où tout semble uniformisé et pourtant si différent. Dans un film réalisé à la Villa Arson, Thierry Mouillé nous montre, dans une rock'n'roll attitude, cette tendance à l'oscillation : deux guitares électriques en pièce de puzzle sont à ses pieds, l'une portant la mention «more», l'autre, «less». Il en saisit une, gratte un accord, la repose, prend l'autre, recommence, et ainsi de suite. Le travail de Thierry Mouillé tient dans cet écart.

Carlos Herrera

Jusqu'au 19 septembre.
Tél. 05 45 92 87 01

Les Noirs Marrons, peuple rebelle

A l'Astrolabe de La Rochelle, l'exposition consacrée à l'Amazonie est prolongée jusqu'au 23 juillet, puis présentée jusqu'en septembre à Jonzac. Une exposition construite autour d'Henri Coudreau, explorateur charentais du siècle dernier, personnage passionnant et controversé. Ainsi en Guyane, il s'intéresse aux traditions des Amérindiens, mais ignore la richesse culturelle des Marrons, ces populations noires issues de l'esclavage et installées depuis le milieu du XVIIIe siècle, sur les deux rives du fleuve Maroni, au nord-ouest du territoire. De tous les Africains déportés comme esclaves vers le continent américain, les Noirs Marrons sont les seuls à avoir constitué des structures tribales et conservé une culture originale, héritée des sociétés traditionnelles africaines. Chaque groupe ethnique possède sa propre langue. Rebelles à toute forme d'autorité, ils ont adopté, dès le début, une forme de vie communautaire et non hiérarchisée.
La pratique du semi-nomadisme, encore en usage aujourd'hui, même si elle a évolué avec l'organisation économique – certains Marrons vont travailler occasionnellement en ville – représente toujours pour les populations issues du marronage un moyen d'échapper à la domination des autorités. ***M T***

Académies musicales de Saintes

Au rythme de cinq concerts quotidiens (une cantate de Bach à midi, les rencontres Hennessy à 17h30, les grands concerts à 20h et 22h, des «Lamentations» à minuit), les Académies de Saintes multiplient les occasions de découvrir et de rencontrer de somptueuses musiques et d'exellents musiciens.
Au programme : Monteverdi, Bach, Mozart, Schubert, Mendelssohn, Beethoven, mais aussi des madrigaux italiens du XIVe siècle ou les Sequenza de notre contemporain Berio.
Les concerts sont dirigés par Sigiswald Kuijken, Rinaldo Alessandrini, Paul Van Nevel, Patricia Bovi, Daniel Reuss, Laurence Equilbey, Pedro Memelsdorf, Marcus Creed, Barend Schuurmann et Philippe Herreweghe, directeur artistique de ces Académies.

Du 3 au 12 juillet, tél. 05 46 97 48 48

Johnny Griffin à Chauvigny

Depuis plusieurs années, le grand saxophoniste Johnny Griffin s'est installé à Availles-Limouzine. Il est donc chez lui à Chauvigny. Invité par le festival d'été de la cité, il donne un concert anniversaire «50 ans de jazz» le 7 août au château d'Harcourt, en compagnie du clarinettiste Guy Lafitte et du pianiste Maurice Vander, autre grand musicien qui vit dans la Vienne.

Escales musicales à La Rochelle

Cinq concerts au cloître des Dames Blanches du 24 juillet au 14 août : Voix de Géorgie (le 24), Ensemble vocal de l'abbaye aux Dames (le 31), Quatuor à cordes Athenaeum-Enesco (le 7 août), Orchestre des jeunes de l'Île-de-France (le 13), Dérives et Ravi Prasad, chanteur indien, et le jazzman Pascal Ducourtioux (le 14).
Tél. 05 46 51 51 51

Marc Deneyer

L'orgue Clicquot de la cathédrale Saint-Pierre, à Poitiers.

L'été des orgues

Poitiers possède cinq orgues de sonorités différentes. Classé monument historique, l'orgue Clicquot (XVIIIe siècle) de la cathédrale Saint-Pierre est l'un des instruments les plus prestigieux d'Europe. Il a retrouvé sa sonorité d'origine et la qualité de ses timbres après sa restauration complète, achevée en 1994. Deux orgues romantiques se trouvent à Saint-Hilaire et Saint-Jean-de-Montierneuf. En 1996, le nouvel orgue de Notre-Dame-la-Grande, réalisé par Yves Sévère, a été inauguré. En 1997, ce fut le tour de celui de l'église Sainte-Radegonde, reconstruit par Jean-Loup Boisseau et Bernard Cattiaux.
Tout l'été, une riche programmation est proposée. Des concerts gratuits sont donnés par Monique Bécheras et Dominique Ferran, titulaires de l'orgue de Notre-Dame, notamment dans le cadre des «Nuits en musique» ou des «concerts du marché».

Calderon en pays roman

Pedro Calderon de La Barca, le plus grand des dramaturges espagnols, revit cet été au long des chemins du pays roman de Poitou-Charentes. La troupe du Moulin Théâtre, qui est en résidence à Saintes depuis 1992, a choisi de présenter *Le grand Théâtre du Monde*, une des 80 «autos sacramentales» écrites par l'auteur de *La vie est un songe*, dans les lieux du patrimoine architectural de la région. Au XVIIe siècle, les «autos sacramentales», pièces allégoriques de plus de mille vers en un acte, se jouaient le jour de la Fête-Dieu devant les églises d'Espagne.
Reprenant la tradition, la troupe saintaise donne quinze représentations cet été devant les églises de villages des deux Charentes, de l'église de Saint-Martin-de-Ré à celle de Saint-Thomas-de-Cognac, avec une étape le 19 août au musée d'Agesci de Niort. Mise en scène de Patrick Henniquau, musique de Jean-Claude Bismuth.

Tél. 05 46 90 02 01

Jazz au fil de l'eau

Ce festival ne se soucie pas des chapelles jazzistiques. Il souhaite «partager avec le plus grand nombre cet art de l'instantané dans toutes ses facettes, des plus festives aux plus audacieuses, de la salsa au jazz contemporain en passant par le musette ou le chant». Cette année, la 12e, le piano est en vedette avec Alfredo Rodriguez, Django Bates, Benoît Delbecq, Stephan Oliva, Kenny Werner, Alain Jean-Marie. Signalons aussi la présence de Louis Sclavis et de la chanteuse Jeri Brown.

Du 10 au 17 juillet, à Parthenay, Gourgé, Beaulieu-sous-Parthenay. Tél. 05 49 64 24 24

Blues passion à Cognac

Dans la ville du célèbre alcool, on chante le blues du 30 juillet au 2 août. Avec notamment des voix et instruments venus d'Amérique : Dee Dee Bridgwater, Greg Brown, Jimmie Vaughan, Angela Brown, Larry Garner, Johnny Lang, Taj Mahal, Eric Bibb, mais aussi de France : Bourdon Street, Doo The Doo, Malted Milk Blues, Stompin Crawfish, Alambic Blues Band, Blues Airlines.
Tél. 05 45 32 17 28

Nuit en musique

A Poitiers, visages de la polyphonie du Moyen Age et de la Renaissance par l'ensemble Absalon dirigé par Manolo Gonzalez. Vendredi 14 août à 22h 45 en l'église Notre-Dame-la-Grande. Notons également le concert des tambours du Burundi, le 31 juillet à 21h au Triangle d'or (Les Trois Cités).

Jeudis musicaux des églises romanes

Le programme musical élaboré par la Communauté de communes du pays Royannais offre une large place à la voix. Les dix-neuf concerts, donnés cet été dans les petites églises romanes de ce pays, permettent d'écouter des ensembles de qualité. Citons notamment A Sei Voci (Renaissance française), l'ensemble Venance Fortunat (chants de la tradition sacrée), l'Ensemble vocal de l'abbaye aux Dames, des polyphonies corses, basques, italiennes et des Alpes méridionales.

Bleu Caraïbes

Du 24 au 29 août, Royan vit au rythme des musiques afro-cubaines avec Los Gauchos, La Charanga Habanera, Orchestra Latin, Comparsa, Maria Belen y Mégason et Isaac Delgado.

Festival du conte à Oléron

Pour les jeunes et leurs parents, au moment de l'apéritif ou à la veillée, en salle ou en balade, le conte se décline sous toutes les formes au Château-d'Oléron, avec Yannick Jaulin, Michèle Bouhet et Jean-Louis Compagnon, Patrick Ewen, Carole Gonsolin, Boris Sverdlov, Gigi Bigot, Roger Bithonneau, du 26 au 30 juillet.

Musiques en Ré

Ce festival de musique classique est consacré aux jeunes musiciens : l'Orchestre symphonique de jeunes de l'Ile-de-France, l'ensemble de musique baroque Le Masque, l'ensemble vocal Solstice, l'ensemble instrumental Contrastes. Concerts à Saint-Martin, La Couarde, Sainte-Marie, La Flotte et Ars, du 17 juillet au 14 août.

Ensemble folklorique de Chine

Manu Dibango à Confolens

« De plus en plus de touristes choisissent leur lieu de vacances en fonction des manifestations culturelles qui les intéressent», souligne le président du festival de Confolens, Henri Coursaget. Cette constatation lui laisse espérer dépasser cette année les 45 000 spectateurs payants. Confolens deviendrait ainsi l'unique ville de 3 000 habitants en France à accueillir une manifestation d'une telle envergure.

Manu Dibango

Du 8 au 16 août 1998, plus de 700 artistes venus du monde entier assurent le spectacle. Le concert unique de Manu Dibango, invité vedette de ce festival, qui fête cette année ses trente ans de carrière, est en hommage au 150e anniversaire de l'abolition de l'esclavage. L'artiste est accompagné de son orchestre, Soul Makossa, et de son groupe de gospels. Parmi les autres invités, l'ensemble Whitirera performing arts possède un programme composé de légendes chantées et dansées évoquant le siècle historique de l'installation du peuple Maori dans l'archipel néozélandais. Synonyme de gaieté, la fanfare est l'âme de la fête et de la vie indienne dont elle rythme chaque événement à coup de cuivres et à grand renfort de trompettes. Jaipur Kawa Brass Band, fanfare venue du Rajasthan est composée de dix musiciens, une danseuse et une acrobate. La soirée Celtitudes intègre toutes les tendances de la musique celtique. La soirée Tourbillon réunit sur la scène des groupes polonais, argentin et chinois, pour la première partie et russe, portoricains et néozélandais pour la seconde. Les groupes, qui ne se connaissent pas avant le festival, préparent ensemble un spectacle «qui, à chaque fois, est un enchantement». Chaque après-midi, les artistes animent également les rues de Confolens dans le cadre de «Ville en fête».

Parcourant le monde avec son équipe afin de découvrir les meilleures formations locales, Henri Coursaget a créé en 1970 le Comité international des organisations de festivals de folklore (Cioff), qui compte actuellement 75 pays membres et permet chaque année à plus de 50 000 artistes de diffuser leur culture, «une aventure extraordinaire qui donne l'occasion d'avoir des amis partout». ***M M***

Sites en scène

Le Conseil général de la Charente-Maritime prend soin de son patrimoine et cherche à le mettre en valeur par des événements festifs et culturels. Par exemple : un feu d'artifice musical à Fort Boyard visible des plages d'Oléron, de Fouras et d'Aix (le 18 juillet), des parcours nocturnes dans la citadelle illuminée de Brouage en compagnie de comédiens, acrobates et artificiers (le 6 août), ou encore le spectacle d'images et d'illusions projeté sur les murs de l'abbaye de La Flotte-en-Ré (le 25 juillet) et une création théâtrale à Saint-Jean-d'Angély.

Festival de Saint-Jean-d'Angély

Deux pièces sont présentées au festival de théâtre de Saint-Jean-d'Angély dans l'abbaye royale. Du 24 juillet au 2 août, *La vallée aux dames* suivi de *Teldado* d'après *Le Décaméron* de Boccace sont mises en scène par Jean Boillot. Du 30 juillet au 1er août, *Vie et mort du roi Jean* de Shakespeare est une production du festival d'Avignon 1998, mise en scène par Laurent Pelly.
Tél. 05 46 32 68 87

Atout'Arts

Du 17 juillet au 6 août, à Thouars, concerts de rock, de musique traditionnelle, de world music, de rythm'n'blues, de musique classique, etc., au programme du festival Atout'Arts, sans oublier des spectacles de cirque.
Tél. 05 49 66 24 24

Ah Dieu ! Que la guerre est jolie

La pièce de Charles Chilton, qui évoque avec humour et ironie la cruauté de la guerre de 14-18, est mise en scène par Jean-Marie Sillard à Usson-du-Poitou, dans la Vienne. Le spectacle est donné en plein air dans le jardin du prieuré du 11 au 14, du 17 au 19, du 24 au 26 juillet. Tél. 05 49 36 04 49

Mick de chaï

Mick de Chaï avait à peine fini d'écumer les villages de Gâtine et du littoral que la plus dynamique des crottes de chien (en poitevin dans le texte) allait renaître de ses cendres. Gravée sur son laser pour l'éternité.
A priori, un disque en «parlanjhe» poitevin-saintongeais rebutera davantage le néophyte qu'un album en anglais yaourt. Question d'habitude. Mais Yannick Jaulin a tout prévu pour vous mettre «benaese» en écrivant les paroles de ses chansons sur un livret, le tout selon la graphie du poitevin-saintongeais définie par l'UPCP. Ne reste plus qu'à se laisser porter par cette langue de chez nous qui s'accommode aussi bien d'un rock à la Red Hot Chili Peppers que d'un blues bien frappé, sorti de derrière les fagots vendéens.
Pour que ce cocktail soit réussi, il fallait, certes, un énergumène qui raconte «daus istoeres coume prsoune», doté d'un joli filet de voix et, qui plus est, utilisé à bon escient. Mais il fallait aussi que la musique suive.
Yannick Jaulin ne s'est pas entouré de bras cassés : les sieurs Chopin (batterie, basse) et le gars Joël Grizeau (guitare) nous ravigotent. De quoi nous donner envie de faire la fête à la Mado et d'aller musser dans les marais.
On attend maintenant la nouvelle tournée cantonale pour retrouver Mick de Chaï on the roads of Poitou-Charentes.

Laurence Chegaray

Mick de Chaï en tournée les 25 juillet à la tombée de la nuit à Lusignan, aux Moutiers-en-Ré le 7 août, à Brantôme en Dordogne le 24 juillet, à Pougne-Hérisson le 16 août. Yannick Jaulin en solo le 7 août à Oléron.

FRANCOFOLIES

De Sardou à Louise Attaque

Retardées pour cause de Coupe du monde, les Francofolies, pour leur 14e édition, proposent 130 groupes et musiciens, du 13 au 18 juillet, sur les différentes scènes de La Rochelle. «Tout l'éventail de la chanson francophone est là», dit Jean-Louis Foulquier. Avec une tête d'affiche incontestable pour la soirée d'ouverture, Michel Sardou dont c'est le premier passage aux Francofolies. Pour l'occasion, et c'est aussi une première, toutes les places de l'esplanade Saint-Jean-d'Acre seront assises et numérotées. Le même soir, une soirée techno sera organisée au Parc des expositions pour la partie jeune du public. Autres têtes d'affiches à Saint-Jean-d'Acre, Michel Delpech le mardi 14, avec sur scène Native, Pascal Obispo, Louis Chedid, Alain Chamfort et Christophe.
Soirée rap le mercredi avec Passi, Stormy Bugsy, rock alternatif le jeudi avec les Têtes Raides et Louise Attaque, World Music le vendredi avec Johnny Clegg, Ray Lema et Lavilliers, et soirée de clôture «plus classieuse et prestigieuse», selon Jean-Louis Foulquier, le samedi avec I Muvrini et Julien Clerc.
Comme chaque année les francofous n'ont que l'embarras du choix sur les autres scènes rochelaises avec notamment Marc Lavoine, Brigitte Fontaine, Sinclair, Thomas Fersen, Axelle Red, Rachid Taha, Nilda Femandez, Allain Leprest, Dick Annegarn, la nouvelle vague québecoise, des orchestres de salsa, de reggae, de rythm'n blues, et des troupes de danse urbaine. ***J R***

Ci-contre, Louise Attaque.

Pougne-Hérisson, acte cinq

Le village médiéval d'Hérisson, ses vieilles pierres, ses tôles, sa salle polyvalente... et son nombril. Yannick Jaulin, comme chaque année paire depuis huit ans, célèbre Pougne-Hérisson, nombril du Monde. Après le Salon de la voyance et du fourrage en 1996, le Sacré Nombril 98 sera la Journée mondiale du vœu. Le 15 août prochain, à 10h55 précises, la banque mondiale du voeu (BMV) sera inaugurée.
L'après-midi sera consacré au grand concours Eurovision de la chanson cantonale, puis jusqu'à la nuit, le village sera livré à soixante artistes, conteurs, chanteurs et troupes de théâtre de rues. Daniel Mar et Jean-Marc Rama exposeront des photos des plus beaux nombrils, et sept chevaliers du Nombril seront intronisés selon le rituel ancestral. La soirée du dimanche 16 août sera consacrée au découvreur du nombril en personne. Sous l'appellation générique «12 ans de mythomanie, ça se fête», Yannick Jaulin livrera une performance en deux parties : les Histoires, qui ont consacré la notoriété de Pougne-Hérisson, et le rock'n roll, ses premières amours, avec son groupe de rock «célèbre dans deux cantons», Mick de Chaï, sans doute le seul combo au monde à officier en «patois» vendéen.

De bouche à oreille

Consacré aux «nouvelles» musiques traditionnelles, ce festival est ancré à Parthenay et en Gâtine depuis 1987. Du 13 au 23 août, les musiques du monde sont sous le signe des violons poitevins, bretons, polonais, roumains, irlandais et québecois.
Tél. 05 49 94 90 70

Coup de chauffe à Cognac

Acteurs, trapézistes, clowns ou jongleurs vont à la rencontre du public les 4 et 5 septembre lors de spectacles gratuits à Cognac, le rendez-vous des arts de la rue.
Tél. 05 45 82 32 78

Une eau plus claire pour les poissons

L'eau du bassin des requins, le plus grand de l'Aquarium de La Rochelle, a été sélectionné pour tester les meilleurs procédés de traitement de la pollution. «Les requins sont des poissons qui bougent beaucoup, et les courants d'eau qui font remonter les déchets sont des facteurs importants de pollution», expliquent Muriel Albert, Stéphanie Bouffard et Lydia Gaboriaud, étudiantes de l'Ecole supérieure d'ingénieurs de Poitiers à qui l'Aquarium a confié cette étude. «L'eau n'est pas chargée au point de nuire à la santé des poissons, mais c'est plus gênant pour la visibilité des visiteurs.»

Les eaux d'aquarium font l'objet d'un traitement très particulier et il existe peu de données sur ce sujet. Contrairement aux piscicultures intensives dans lesquelles l'eau est prélevée et rejetée directement dans le milieu naturel, une partie des eaux de l'Aquarium est d'abord décantée dans un bassin ostréicole puis filtrée. Il ne reste plus alors que de la vase très fine. Les eaux de l'Aquarium sont également recyclées.

Pour filtrer l'eau en continu, on utilise généralement, en pisciculture, des microtamis rotatifs. Les étudiantes ont retenu deux procédés de traitement de la pollution. La flottation consiste à faire arriver des micro-bulles d'air par le fond du bassin. Celles-ci provoquent un bouillonnement intensif et de l'écume à la surface, contenant les matières en suspension qui peuvent ainsi être récupérées. Les techniques membranaires sont aussi envisageables : un papier filtre retient les matières nuisibles.

L'étude menée depuis le début de l'année est poursuivie cet été par une autre étudiante de l'Esip. Elle a pour but de mieux évaluer les matières particulaires produites par les poissons et de tester l'efficacité des filtres afin de mieux les dimensionner. Ce projet s'inscrit dans le cadre de l'agrandissement de l'Aquarium. Son volume d'eau devrait être multiplié par quatre, voire six. Ouverture en l'an 2000. ***M M***

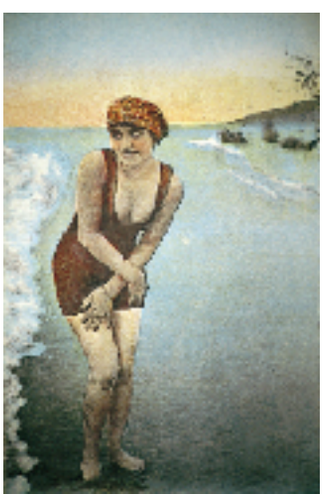
Isabelle Louvier

La dernière escale de la Calypso

La Calypso est à La Rochelle. Arrivé fin mai à bord d'une barge flottante qui l'a ramené de Marseille où il était pratiquement à l'abandon, le navire mythique du Commandant Cousteau a été racheté par la ville de La Rochelle pour le franc symbolique. Il a été confié au musée maritime, qui va le mettre en cale sèche pour une restauration au long cours. Le chantier, qui devrait durer au moins deux ans, et coûter quelque 5 MF, sera visitable par le public. Au terme des travaux, le navire, qui sera le centre d'une exposition consacrée aux expéditions Cousteau, sera ouvert aux visiteurs.

Les bains de mer d'antan

La mode des «bains de mer» a débarqué sur nos côtes vers 1830, un engouement venu d'Angleterre. A Royan, à La Rochelle, puis bientôt dans toutes les stations littorales, on a vu fleurir des établissements de bains, fréquentés l'été par les familles de la bourgeoisie et de l'aristocratie de l'Ouest de la France. Si l'on venait d'abord pour les vertus thérapeutiques de l'océan, les séances de bain laissaient beaucoup de temps libre et n'étaient qu'un prétexte pour se retrouver et se montrer en société. Très rapidement, le tourisme balnéaire a colonisé le front de mer et la plage. Construction de villas au style tapageur, de casinos, de grands hôtels, une architecture puisant à toutes les sources : cottages, maisons bourgeoises, chalets ou demeures coloniales... La plage est devenue un vaste salon, une scène de théâtre où l'on organisait des réceptions, des jeux...



Petit à petit, on a assisté à une évolution de la population et des mœurs balnéaires. Avec l'apparition du chemin de fer, dans la deuxième moitié du XIXe siècle, les Parisiens débarquent sur les plages. L'usage de l'automobile se répand, drainant vers le littoral un public plus large. L'argument thérapeutique passe au second plan et l'on se met à découvrir la plage-plaisir. Les établissements de bains se diversifient pour devenir lieux de distractions avec salles de spectacle et tables de jeux. Sur la plage, on commence à s'exposer au soleil, on prend des leçons de natation, on fait de la gymnastique, du croquet, du tennis.

Les années 30 viendront révolutionner ces mœurs. Avec la démocratisation des plages, le public traditionnel des stations balnéaires de Charente-Maritime migrera vers d'autres rivages plus huppés. ***M T***

«1830-1930 : un siècle d'art balnéaire en Charente-Maritime», exposition jusqu'au 27 septembre à la Corderie royale de Rochefort. Tél. 05 46 87 01 90

Poitiers, de mémoire

La légende, typiquement poitevine, du «miracle des clés» est le point de départ d'un voyage dans la ville d'aujourd'hui que nous proposent Pierre Kurczewski et Laurent Vergnaud. Ce spectacle audiovisuel sur le patrimoine poitevin a été créé pour le planétarium de l'Espace Mendès France. La constante résonance entre le Poitiers d'hier et d'aujourd'hui est appuyée par la musique de Manolo Gonzalez qui s'est inspiré de deux hymnes attribués au poète Venance Fortunat, évêque de Poitiers et ami fidèle de Radegonde.

Terre et céramique

A Ouzilly-Vignolles (Vienne), l'association Terra Villa organise les 18 et 19 juillet un marché de potiers. Au programme : des démonstrations de tournage et des techniques de cuisson, des ateliers pour les enfants et une trentaine d'exposants.

Saintonge en liberté

West Morisson, maison de production audiovisuelle installée à Varzay, a réalisé un film de 52 mn sur la Saintonge dans ses différents aspects, folkloriques ou économiques. Une des vedettes du film est le patoisant de L'Eguille, «le grand Simounet», digne successeur de Goulebenèze.

Mouton Village

Mouton Village, c'est le bourg de Vasles, près de Ménigoute dans les Deux-Sèvres. Son parc de 6 ha nous fait découvrir 23 espèces de moutons du monde entier, dans leur habitat typique.
Sur la place du champ de foire, la maison du mouton présente des spectacles audiovisuels et animations, de l'artisanat d'art et des produits locaux.
Tél. 05 43 69 12 12

FIL JAUNE À POITIERS

Les chemins de Notre-Dame

Matérialisé par un «fil jaune» peint au sol, ce parcours touristique propose de partir de Notre-Dame-la-Grande, de passer par le Palais de justice, de descendre la rue de la Chaîne jusqu'à l'église Montierneuf. Cinq lutrins sont disposés devant les édifices religieux et les sites à ne pas manquer, et des plaques explicatives présentent les maisons à colombages et les hôtels particuliers. Cette initiative fait suite au «fil bleu», un circuit patrimonial qui relie les monuments les plus prestigieux de la cité. Reliant Notre-Dame à la cathédrale Saint-Pierre, il passe notamment par le baptistère Saint-Jean et l'église Sainte-Radegonde. C'est aussi l'occasion de visiter l'Espace MendèsFrance et le musée Sainte-Croix. Les deux circuits, constituant chacun une boucle, passent par les rues piétonnes. «L'idée est d'inciter les touristes, venus notamment pour le Futuroscope, à prendre le temps de visiter la ville, explique Jean-Yves Grulier, directeur de l'office de tourisme de Poitiers. Et aussi d'inviter les Poitevins à suivre cet itinéraire pour découvrir un patrimoine qu'ils côtoient parfois tous les jours, mais sans y prêter attention ou sans le connaître.» ***M M***

Marc Deneyer

«Polychromies de Notre-Dame», à voir tous les soirs à 22h30, ainsi que les fresques de lumière du baptistère, de 22h à minuit.

Sauvegarder l'océan

La mer ressemble de plus en plus à une poubelle. Une situation qui préoccupe scientifiques, gestionnaires, organismes et citoyens. Les initiatives se multiplient pour sensibiliser les publics à la protection du milieu marin. En 1995, l'Aquarium de La Rochelle lance, avec la Sepronas (association de protection de la nature) et avec Isabelle Autissier, une campagne régionale sur le thème «La mer n'est pas une poubelle».
Reconduite les années suivantes, elle reçoit, en 1997, le soutien de la Fondation Nicolas Hulot. Cette opération a servi de test à la fondation pour le lancement en 1998 de la campagne nationale «SOS-mer propre». Une multitude d'actions sont prévues sur toutes les côtes de France jusqu'à la fin août. L'Aquarium de La Rochelle assure le relais au niveau régional, en soutenant les initiatives locales et en diffusant l'information. «L'Aquarium participe aussi directement à la campagne, explique Pascal Coutant, directeur de l'Aquarium. Tout l'été, nous accueillons des groupes d'enfants pour des animations sur le biotope marin et les moyens de le protéger. Nous poursuivons la campagne "La mer n'est pas une poubelle". Avec notre programme d'étude et de protection des tortues marines. Avec l'opération "Observateurs des pertuis", dont l'objectif est de créer un réseau d'observations des animaux marins, notamment tortues et mammifères, présents dans les pertuis charentais, en sollicitant la participation des plaisanciers et professionnels de la mer.»
Des acteurs locaux se sont associés à la campagne «SOS-mer propre». A Saint-Georges-de-Didonne, grâce à l'association sportive Saint-Georges Voiles, les enfants peuvent pratiquer différents sports de voile, se familiariser avec le milieu marin et apprendre à le respecter.
Au Château-d'Oléron, le Centre permanent de classes de mer a accueilli de mars à juin une quinzaine de classes pendant une à trois semaines. «Les élèves, explique Joël Chabot, responsable du centre, partent à la découverte du milieu – géographie des côtes, pêche, protection des dunes, entretien de la forêt domaniale – et participent à sa sauvegarde lors d'une journée de nettoyage des plages.» ***Mireille Tabare***

La pêche

En Charente-Maritime, la pêche joue traditionnellement un rôle économique et social important. Un état des lieux détaillé, les disparités locales et la diversité des réponses apportées à la crise qu'elle a engendrée depuis le début des années 1990 sont évoqués dans l'ouvrage de Laurent Le Cuziat, réalisé d'après son mémoire de maîtrise. Préfacé par Gildas Simon, professeur de géographie à l'Université de Poitiers, et publié chez Nathan, dans la collection «Jeunes Talents».

Origine des noms de villes et villages de Charente-Maritime

Les noms de lieux puisent leur origine dans la topographie, bien sûr, mais aussi dans la flore, la faune, l'architecture, les activités humaines, les religions, etc. Ainsi Bonnefont vient du latin *bona fons* qui signifie bonne source. Ce village s'est édifié près d'une source qui couvrait les besoins en eau des habitants. Martrou est, littéralement, le trou de la mer. Le village a été nommé ainsi en référence à sa situation géographique, autrefois au bord du golfe de Saintonge. La Charrie se trouvait près d'une voie romaine où passaient des chars. Le Pontreau était à l'origine un hameau bâti probablement près d'un ponton sur la Charente. Tous ces lieux et bien d'autres encore sont mentionnés dans l'ouvrage de Jean-Marie Cassagne et Stéphane Seguin. Ed. Bordessoules, 252 p., 95 F.

LES FRUITS DE MER ET PLANTES MARINES DES PÊCHES FANÇAISES

Jean-Claude Quero ichtiologiste et systématicien

Naturaliste amateur depuis l'âge de 7 ans, Jean-Claude Quero, après une licence de sciences naturelles à l'Université de Caen, commence une carrière d'enseignant dans le secondaire. C'est le hasard d'une affiche à la fac qui le conduit à intégrer l'Institut scientifique des pêches et techniques maritimes (ISPTM). Dans cet organisme qui deviendra l'Ifremer, il s'occupe de biologie des pêches en vue de la gestion des espèces, et devient systématicien, une fonction qui était alors en désuétude. «Il s'agit de mettre un nom sur les espèces qu'on pêche à bord des bateaux. Le seul ouvrage français recensant les espèces marines datait alors de 1881, et on devait se servir des livres de l'Espagnol Lozano. On pêchait des "choses" sans savoir ce que c'était. J'ai commencé à m'y intéresser et,

Isabelle Louvier

comme j'étais un des rares à le faire, je suis devenu spécialiste.» Depuis 1966, Jean-Claude Quero participe régulièrement à des campagnes de recherches océanographiques, dans l'Atlantique Nord, au large de l'Afrique ou en Océanie, à l'occasion desquelles il a été amené à découvrir et à baptiser une vingtaine de nouvelles espèces comme *Hoplosthetus cadnati quero*, une sorte de poisson empereur. Sur une table du bureau qu'il occupe au centre Ifremer de l'Houmeau, près de La Rochelle, une dizaine de congres de Nouvelle-Calédonie conservés dans des bocaux attendent d'être baptisés. En 1984, pour répondre à la demande des pêcheurs, il publie *Les Poissons de mer des pêches françaises*, qui recense et décrit toutes les espèces commerciales de nos eaux, sur la façade atlantique et la Méditerranée.

Préfacé par Théodore Monod et publié en édition hors commerce, l'ouvrage a été réédité l'an dernier dans la collection «L'encyclopédie du naturaliste» par Delachaut et Niestlé, une référence en matière d'édition scientifique. Aujourd'hui Jean-Claude Quero publie, chez le même éditeur, le second volet de son travail : *Les Fruits de mer et plantes marines des pêches fançaises*. «Tout ce qui se mange et est commercialisé sur nos côtes y figure, dit-il, et avec Jean-Jacques Vayne, illustrateur à l'Ifremer, nous avons essayé de combiner la rigueur scientifique et la lisibilité par le grand public.»

Préfacé par Jacques Le Divellec, le livre adresse d'ailleurs un clin d'œil au public en proposant avec chaque espèce une recette du terroir, comme le «ragoût de homard de l'île de Sein» ou l'«éclade de Viviane Bouyé», donnée par une famille de mytiliculteurs de Charron.

Jean Roquecave

Olivier Neuillé

Manuscrits enluminés à Poitiers

Saint Jean et l'aigle, saint Marc et le lion, saint Mathieu et l'ange, et saint Luc et le bœuf figurent dans l'un des deux livres d'heures à l'usage de Poitiers, datant du XVe siècle, acquis cette année par la médiathèque de Poitiers où ils sont exposés tout l'été. Une douzaine d'autres peintures montrant des scènes de la vie du Christ sont représentées dans ce manuscrit dont le style autorise le rattachement à l'œuvre du peintre Evrard d'Espinques. Cette acquisition vient enrichir la collection de la médiathèque spécialisée dans l'histoire médiévale. Un catalogue reproduisant toutes les illustrations des manuscrits est en cours de publication.

■ LE PRIX DES MOUETTES

Le 4e prix littéraire des Mouettes, créé par le Conseil général de Charente-Maritime, a été décerné à Jean-Marie Laclavetine et Philippe Chauvet pour *Port Paradis*.

Le prix qui distingue les ouvrages à caractère historique ou documentaire est donné à Guy Kunz-Jacques, pour son beau livre *Au rythme des marées*, un hommage en noir et blanc aux ostréiculteurs.

Le marais Poitevin des Deux-Sèvres

Chaque année, plus de 700 000 touristes «passent» dans le marais Poitevin sans réellement, pour la plupart, s'arrêter sur tout ce que l'on peut y découvrir. Le guide de découverte *Le Marais Poitevin des Deux-Sèvres* a pour but de donner envie aux visiteurs d'y séjourner plus longtemps, en leur permettant de se repérer dans l'espace maraîchin ou de comprendre l'originalité du fonctionnement hydraulique. L'océan et les fleuves contribuent en effet à donner une terre généreuse au marais mais la soumettent aussi à de fortes contraintes hydrauliques. Les besoins en eau étant différents selon son usage (grande culture, élevage, tourisme, maraîchage, pêche, etc.), il est difficile de les maîtriser. Les nombreuses illustrations aident à percevoir les structures des paysages, à déceler les particularités de l'architecture et à être attentif à la faune et la flore. Ce guide s'inscrit dans le cadre d'un programme conçu par le Syndicat de pays du marais Poitevin des Deux-Sèvres. Ce programme comprend également l'implantation de panneaux de découverte sur le patrimoine spécifique du marais mouillé et une carte indiquant les circuits vélo et les chemins pédestres.

Guide de 76 p., 59 F.

La jonchée

La jonchée – le mot – parle d'abondance, de fleurs répandues çà et là et en quantité, pour célébrer Dieu, Marie ou fêter la mariée.

La chose ne ressemble pas au mot. C'est un mets rare – de plus en plus –, un entremets qui soutient, à sa façon rustique, bucolique, la comparaison avec le blanc-manger de l'ancienne cuisine française.

Au vrai, la chose ne ressemble à rien. Sa forme hésite entre le chaos du lait et le monde du fromage, et nous pouvons, avec elle, observer la transmutation du liquide en solide, méditer, à l'instar de Paracelse, sur ce prodige.

Le lait est un élément insaisissable, difficile à apprivoiser, toujours prompt à périr. La nuit est là qui l'entoure, et c'est lui qui réussit à la circonvenir, à conjurer le mauvais œil, à transformer la mort en vie.

Isabelle Louvier

Il n'y parvient pas tout seul. Il nous faut dire l'intelligence, le travail dont la jonchée est le produit et, sinon le savoir, qui doit rester occulte, du moins le nom de la magicienne : Raymonde Noble. Le samedi elle est au marché de La Rochelle, et c'est là que nous l'avons rencontrée. Elle nous décrit le processus, les étapes qui conduisent au miracle. D'abord, a-t-elle averti, la jonchée n'est pas un fromage. Le lait est coagulé, chauffé *à une certaine température*. En revanche les joncs sont des joncs, des joncs verts cueillis dans les marais de Rochefort et cousus à la machine à coudre. Le lait prend la forme des faisceaux, il reçoit aussi la marque des tiges qui le brident.

Si une image s'impose à l'esprit, c'est bien celle, prégnante, d'un utérus. Les jonchées ont une vie essentiellement fœtale. Passé le temps – relativement bref – de la gestation, leur existence est éphémère : le chemin est court, qui mène au ventre.

Les jonchées sont comme les pensées, le fruit d'obscures cogitations, l'œuvre répétée, continuée de mains anonymes. De mains qui perpétuent le mystère, l'entretiennent, le gardent. Le lait a ses vestales, ce sont ces femmes qui connaissent le secret de la coagulation, qui savent mener ensemble, rassembler, condenser, réduire, épaissir. Grâce à elles – *dans elles*, comme on dit ici qu'on rêve –, le lait se fige en bottes – caillebottes, ainsi qu'on les appelle ailleurs, en ces masses graciles, légères, fluctuantes que par métonymie (du contenant pour le contenu) nous nommons les jonchées.

Les jonchées ne naissent vraiment que lorsque Madame Noble les sort de l'eau où elles songent, sagement alignées, qu'une main les délivre des limbes en les baptisant. En les arrosant d'eau de laurier amandée ou en les nappant de crème. Sous nos yeux émerveillés le nouveau-né se métamorphose en enfant, emmailloté démailloté et tout de suite nubile.

A nous qui aimons les corps bronzés allongés sur la plage, la jonchée propose ses grâces lunaires : des cuisses douces, frémissantes, blanches comme la neige. Comme un sérac, comme la ricotta nous offre sa candeur. Cette blancheur est délicatement vivante, palpitante, dense de présences invisibles. Elle nous parle du monde souterrain mais aussi de la terre, de divinités bientôt exorcisées, éliminées par le culte des machines. Elle nous parle d'amour, du *sentiment géographique*. De Rousseau et de la *giunca*, qui est du lait caillé. De *l'Astrée*, de ces improbables pastorales vers quoi nous marchons. Elle nous parle d'une nature belle à voir et bonne à manger, de cette volupté qui condense et libère, mollement étendue, tendre comme ces mots couchés sur l'herbe, écrits dans l'eau, la jonchée.

Voilà pour la blancheur. Et si des nez plus fins que le nôtre, des langues et des palais mieux éduqués trouvent la chose fade à pleurer, nous leur répondrons en citant Baudelaire :

«Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,

Doux comme les hautbois, verts comme les prairies, [...]»

Correspondances est le poème où apparaît, en filigrane, la jonchée. Qui veut l'approcher doit procéder par comparaisons, lire entre les lignes et avec ses cinq sens.

Denis Montebello